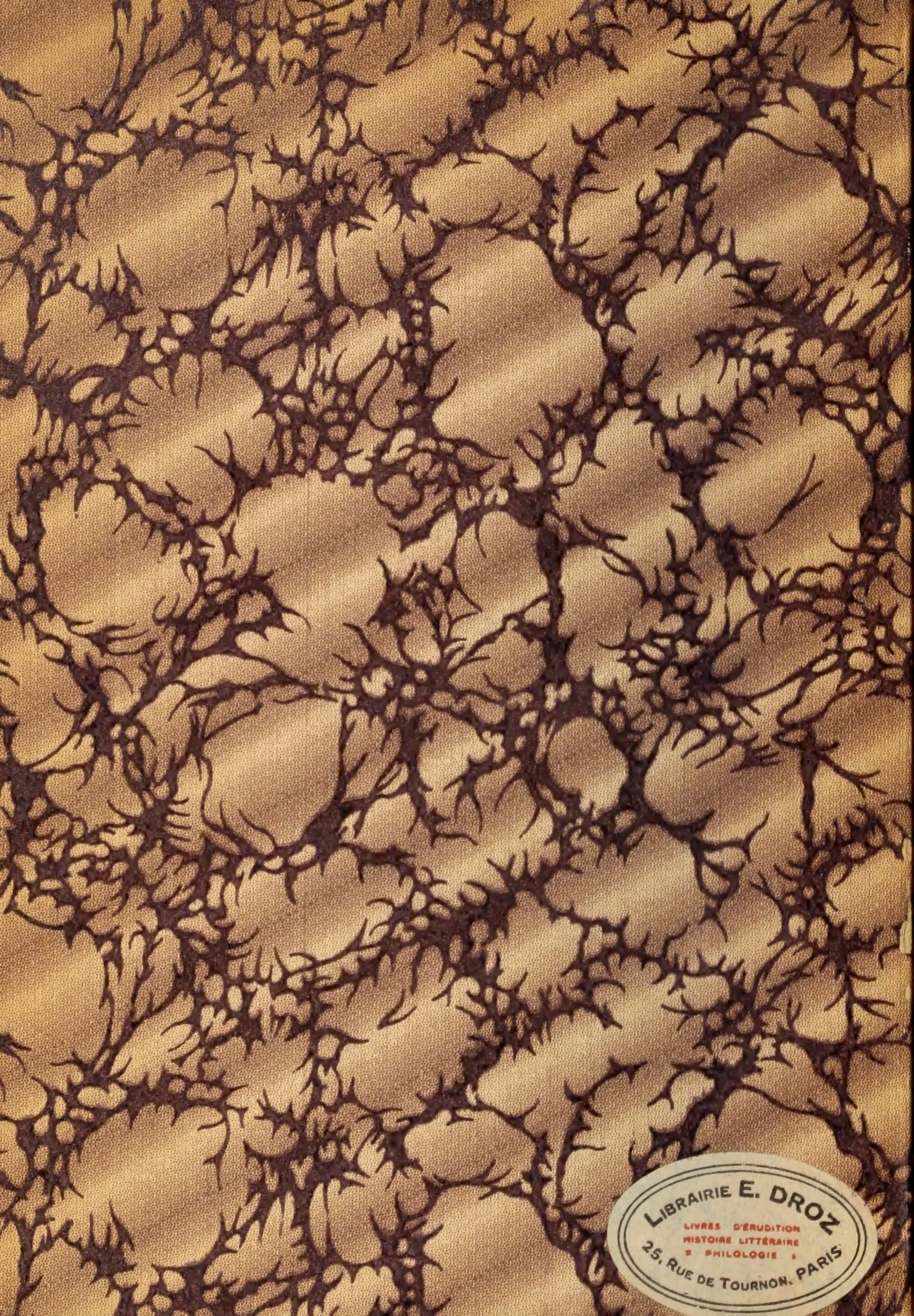

3 1761 09938732 6







LA VIE

DE

P.-J. TOULET

LA VIE DE P.-J. TOULET

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt exemplaires sur japon impérial numérotés de I à XX ;

Cent quatre-vingt exemplaires sur vélin teinté de Rives numérotés de XXI à CC ;

Mille exemplaires sur alfa vergé numérotés de 201 à 1200.

N° 

HENRI MARTINEAU

LA VIE
DE
P.-J. TOULET

AVEC DE NOMBREUX DOCUMENTS INÉDITS ;

Un Portrait, un Dessin et un Fac-simile d'écriture ;

UN ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE.

D

ÉDITIONS DU DIVAN
M CM XXI

J'avais déjà tracé sur le papier les grandes lignes de cette étude quand, avec une soudaineté qui me glace encore aujourd'hui, Toulet mourait dans la petite villa que je venais de quitter moins de quarante-huit heures auparavant.

Au moment de parler de lui, je lui avouais en riant que dans cet essai je m'étais efforcé de suivre son exemple et de faire connaître sa vie un peu comme il nous a raconté celle de *Monsieur du Paur*. C'était vouloir dire seulement qu'à ses écrits j'ajoutais le témoignage de son souvenir, appuyant ces éléments de biographie sur beaucoup de documents. Cette idée l'amusait et il mit entre mes mains tous ses carnets et cahiers intimes. Mais jamais il ne consentit à jeter un regard sur mes notes, voulant attendre que ce travail fût imprimé pour en prendre connaissance. Il se sentait un peu gêné en face

d'un compliment trop direct, non point qu'il n'eut pleine conscience de sa valeur, mais par un effet de cette pudeur fine et fière qui le faisait voiler d'ironie, dans tous ses poèmes, les cris les plus émouvants de son cœur. Moi-même j'eus été mal à l'aise pour lui exprimer toute la profondeur de mon amitié et de mon admiration.

Mais ce n'est plus seulement pour son plaisir et le mien que j'entreprends d'évoquer ici son existence et son œuvre ; il me semble qu'ayant reçu tant de témoignages de sa confiance, c'est une dette que j'ai contractée vis à vis de ses amis et de ses lecteurs.

Toulet

Odelette

Petit pioupiou, cœur de flamme,
Ecoute en toi ~~[illegible]~~ s'écrier
Les aïeux du temps guerrier.
Veux-tu voir voler leur âme ?
C'est au travers du laurier.

—

Comme un essaim se rapproche,
Ils volent au bruit du fer.
Saxe jure : « Ventreboche ! »
Et du Guesclin montre à Hoche
Les beaux lys que craint l'enfer.

—

Ste Jeanne est toute blanche.
Roland porte un cimier d'or,
Et, dans Mayence, un Dimanche,
Fanfan a mis sur sa manche
Tes rayons, ô Messidor.

—

Mais l'Empereur, dont la gloire
Sourit à l'orient clair,
En appelle de l'Histoire —
Et lance, sur la victoire,
L'oiseau qui porte l'éclair.

—

FAC-SIMILE D'ÉCRITURE

Cette odelette a été composée et transcrite en mars 1915

Paul-Jean Toulet vit la lumière du jour à Pau le 5 juin 1867. Ses parents habitaient l'île Maurice, d'où ils étaient arrivés depuis quelques semaines pour que leur fils naquit en France. Ce double berceau fut un des motifs constants de son inspiration. Il le chanta depuis cette strophe rêveuse des *Contrerimes :*

> Douce plage où naquit mon âme ;
> Et toi, savane en fleurs
> Que l'Océan trempe de pleurs
> Et le soleil de flamme.... (1)

et jusque dans les effusions lyriques de son personnage Béhanzigue en qui il nous faudra bien quelquefois reconnaître une image à sa lointaine ressemblance :

C'est dans le Béarn aux belles pierres que je vins au monde ; l'air y est si pur, que c'est une volupté, presque

(1) *Les Contrerimes,* XLVI.

une souffrance parfois, rien qu'à le respirer qui descend des montagnes. (1)

Ses ancêtres furent donc béarnais et créoles. Il aimait se reconnaître, pour une part, de la très pure race de ces paysans et gentilshommes de la vallée d'Ossau, qu'on n'appelait autrefois que les « Messieurs d'Ossau ». Des Toulet furent au seizième siècle Seigneurs de Buros où une fontaine les mentionne. Mais il est à noter que le poète avait aussi une goutte de sang normand par la femme de son trisaïeul Jean Loustau, qui était une Corday de la lignée de Corneille ; et cette indication éclairera ces quelques rimes inédites, recueillies dans ses papiers :

J'ai vu le monstre populaire
Sur Charlotte appelant ses chiens,
Au deuil des vôtres et des miens
Vouer une tête si chère.

D'autre part il était également le rejeton d'officiers, de marins, de colons qui s'établirent anciennement dans les Indes, et les îles françaises. On

(1) *Béhanzigue :* L'ombre de l'heure. (Edition du « Hérisson », p. 152).

Béhanzigue, qu'il avait peint si différent de lui-même physiquement, est souvent le porte-parole de ses rêves, de sonlyrisme. Il exprime notamment ses souvenirs d'enfance dans le Béarn et l'Entre-deux-mers. Il lui emprunte quelques aventures galantes et jusqu'à ses propres vers.

trouvera dans un des romans de leur descendant un curieux croquis d'habitation ancienne. Il convient certainement d'y voir plutôt l'exacte description d'une maison de famille que le seul fruit de l'invention ;

Un vaste corridor, stuqué en façon de marbre, où l'on avait peint les îles Mascareignes, reliait le jardin à la cour. C'est aux jours de l'Aigle victorieuse que la maison avait été bâtie, de style consulaire... Elle était flanquée sur les deux façades, de galeries ouvertes, assez insolites si loin des Indes, où on les nomme : Varangues. Et ainsi faisait encore la famille, en souvenir de l'oncle Jeanny, opulent créole échappé jadis des affranchis, des jacobins, des corsaires. Ce Paschal, dont la famille, à l'île Bourbon, se nommait : des Balises, avait laissé dans le pays plus d'une légende, par sa mise de planteur, ses insolents caprices, et le grand nombre de ses bâtards... (1)

On continuerait la citation, avec bien des chances de rencontrer encore sur ses proches d'autres détails passablement exacts, si ce dernier trait ne réveillait dans la mémoire quatre vers qui le viennent confirmer à propos :

Et j'ai connu sous d'autres cieux,
Un village dans ma jeunesse

(1) *La jeune Fille verte*, pp. 19-20.

Peuplé des fils que mes aïeux
Avaient conçus de leurs négresses. (1)

Il semble au reste assez inutile de s'attarder à rechercher dans quelle mesure l'histoire et la fantaisie se confondent. Mais il n'est point négligeable de savoir que Paul-Jean Toulet est le fils de créoles, habitant une des Mascareignes : Maurice, l'ancienne île de France, celle précisément que Thiers a surnommée « L'Athènes de la mer des Indes. »

Si Toulet reçut son âme de ces îles lointaines, pleines d'ombre et de roucoulements, c'est au pied des Pyrénées, où ses yeux s'ouvrirent, qu'ayant perdu sa mère peu de jours après sa naissance il passa ses jeunes ans. Les impressions qu'il en conserva furent profondes et, sans doute, bien voisines de celles de son premier héros, Pierre Bénigne du Paur, en sa petite ville de Bressuire. D'autant plus que cette sous-préfecture nous est décrite comme une nonchalante montagnarde, bâtie de galets et d'ardoise sur les bords du Gave :

A demi-couché sous le platane, en haut de la prairie, je regardais fuir le paysage, par delà l'église de Cassaber,

(1) *Les Contrerimes,* Chansons, XII. (Première version).

et les rocs de Sorde, jusqu'à la tour de Peyrehorade, à l'extrême horizon ; jusqu'à ce que la beauté trop vive de la terre et du jour fit monter à mes yeux les premières larmes de la volupté. (1)

Ce sentiment douloureux de la nature, s'il ne fut peut-être pas le premier qu'éprouva l'écrivain, demeure néanmoins dans son œuvre un des plus permanents. Mais il est à penser que les élémentaires sensations dont Sylvère de Ribes nous fait ailleurs confidence furent les siennes tout d'abord :

C'est ici que j'ai eu le premier sens de la vie un peu profond par la gourmandise ; avec les plats sucrés qu'on nous servait dans de la vaisselle Empire où il y avait des vues de places bien pavées, ou d'Agrigente, sur des assiettes jaunes. » (2)

Les mêmes souvenirs en effet devaient plus tard fournir leur motif à ce quatrain :

Je songe aux plats sucrés de ma vieille Detzine,
Et du service Empire en son jaune marli ;
Un lamba madécasse enveloppait mon lit,
Sous le pastel usé d'une affreuse cousine. (3)

(1) *Monsieur du Paur*, chap. I, édition nouvelle (Emile-Paul).
(2) *Les tendres Ménages*, p. 23.
(3) *Les Contrerimes*, Coples, LXLI.

Dans les romans ou dans les vers de Toulet on pourrait ainsi relever d'autres impressions semblables, à la fois pittoresques et précieusement rapportées, mais ce ne sont guère que des échappées fragmentaires, tandis que ce passage que nous empruntons à son journal de jeunesse présentera l'intérêt d'être inédit et de nous offrir une version primitive d'une page charmante de *la jeune Fille verte* :

Des souvenirs me sont restés d'une intensité presque douloureuse.

Je rêve à notre villa de Bilhère. Souvent l'été par la fenêtre d'en haut tournée au midi, de grand matin, je regardais. D'abord adossées à l'horizon, les lointaines Pyrénées, d'un bleu tendre, — immédiatement contre, le parc de Pau, cachant les plans intermédiaires de sa colline aux sombres feuillages, — puis dans le bas, jusqu'à la prairie d'en face, du brouillard, — et enfin, notre jardin, éveillé par le soleil levant, plein de bourdonnements et de parfums, avec ses poiriers symétriques, ses allées de gazon, et sous moi une tonnelle de glycine aux fortes odeurs. Du côté gauche la caserne envoyait parfois un chant de clairon.

J'ai vu de beaux paysages depuis, de bien plus beaux paysages (s'il y a des degrés à la beauté toute subjective de la terre). Combien me sont demeurés aussi intenses, combien ont éveillé dans mon cœur cette ivresse presque dangereuse où entraient pour causes ce parfum de glycine mêlé à la brise des Pyrénées, ces chants de

clairon qui enflent la sensation de vivre, et le vague et la beauté dont les brouillards revêtent la terre ? Mais tout ce charme s'évente à l'écriture et mes paroles n'ont pas su faire revivre ces sensations d'enfance, évanouies, fondues comme la neige qui blanchissait alors les montagnes. Chose curieuse, le côté nord de la villa ne m'a laissé que des souvenirs antipathiques. Cela tient-il à l'humidité et à l'ombre des murs, ou à l'aversion que m'ont toujours inspiré ces perrons à angles agressifs qui font rêver de fronts ouverts. Il y avait là pourtant un cerisier-fleurs superbe au printemps.

Le printemps à Bilhère pendant mon enfance, je me le rappelle singulièrement effervescent et plantureux. Il y avait surtout, auprès la fontaine des Marnières, tout plein de bêtes bourdonnantes : beaucoup de fleurs et de papillons dans les prairies ; l'herbe était grasse, l'ombre épaisse. Tout cela n'existe-t-il donc pas maintenant et ailleurs ? (1)

Guiche ne s'exprimera guère différemment, dans le cimetière de Ribamourt, lors de ses épanchements de fiancée. Elle aussi évoque la vieille villa de Bilhère, les fleurs trempées de rosée, la sonnerie des clairons dans la cour de la caserne voisine, et

les montagnes grandes et bleues par dessus le vieux parc. Elles étaient d'un bleu qu'on ne peut dire, légères, et telles qu'une vapeur condensée... (2)

(1) *Journal inédit*, Alger le 20 août 1889.
(2) *La jeune Fille verte*, pp. 298-299.

Cette sublime enceinte, couleur du temps, hantera toujours la pensée du poète ; et bien des années se seront écoulées depuis les visions d'enfance que nous venons de rappeler, qu'il s'écriera tout transporté de la même ardente ferveur :

D'une amitié passionnée
Vous me parlez encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée. (1)

Mais l'heure du collège arriva, et il est assez inutile de s'appesantir sur ces noirs embastillements :

Et vous, murs où la nuit
Tournait avec mon jeune ennui...
Collège, noir manège. (2)

Cependant on pourra rouvrir à ce sujet le premier chapitre de *Monsieur du Paur*. Sans accorder à l'aventure de la fille du concierge une importance autobiographique qu'elle n'a sans doute pas, on reconnaîtra bien pour le reste, à l'âpreté des sarcasmes, la véracité du narrateur et la persistance

(1) *Les Contrerimes*, XXXIII.
(2) *Les Contrerimes*, XIX.

de son ressentiment. Ce ressentiment transpire surtout dans un renvoi d'une féroce ironie où l'auteur affirme, en son propre nom, ne pas partager la rancœur de Pierre-Bénigne du Paur pour les goujats, ses camarades, et les maîtres d'étude et répétiteurs

auxquels on confie l'âme des enfants, je pense, pour s'y essuyer les pieds. (1)

Quoiqu'il en soit, l'élève Paul-Jean ne mérita point, durant tout le cours de ses classes, les notes que j'ai relevées sur un bulletin du lycée de Pau, alors qu'au 15 juillet 1880 il y terminait sa cinquième: « Conduite très bien; caractère excellent. » Il ne dissimulait pas, plus tard, qu'il eut quelques démêlés avec les autorités, et dut plusieurs fois être changé d'établissements: après Pau, il connut de même Bayonne et Saintes. Entre tant il fut aussi confié à divers ecclésiastiques.

Il atteignit ainsi ses dix-huit ans, et il allait quitter le Béarn pour ne revenir qu'après une absence de quatre années à ces mêmes paysages qui l'avaient ravi uniquement jusqu'alors. Il a su goûter le charme divers des saisons. Et ce jeune créole qui ne semble pas alors craindre l'hiver nota plus tard d'une plume encore charmée le

(1) *Monsieur du Paur*, p. 18.

bruit des sabots en décembre sur les corridors dallés, les fleurs du givre aux croisées et les cailloux lancés sur les rivières gelées.

Il reprend ses promenades accoutumées

Le long du chemin creux qui penche vers Bilhère, (1)

dans les bois de Carresse également (2), non loin du Saleys qui dort, où Cérizolles et Vitalis Paschal, à l'auberge Sallenave, viendront battre leur absinthe

d'une eau dont la fraîcheur encore, se ressentait assez des abîmes du sol pour voiler le cristal. (3)

Ses excursions le conduisent aussi à la vallée d'Ossau, pays de ses pères ; et il découvre, vers ce temps-là, les romans de Loti quand

par un jour d'été blanc comme du métal, désert et sans échos, seuls, des charretiers, au bord du Gave, crient après leurs chevaux en chargeant des pierres ; d'en bas un juron monte vers le ciel comme une fusée, hésite, éclate, s'évapore. Seul demeure le vide immense, où la

(1) *Les Contrerimes*, Coples, XLIX.

(2) C'est là que dans une version ancienne de la pièce XXXIII des *Contrerimes* le poète menait son ardente ingénue :

Mais je pense que sa tendresse
A changé de décor
A moins qu'elle ne mente encor
Dans les bois de Carresse.

(3) *La jeune Fille verte*, p. 118.

joie de vivre se dilate comme un parfum qui jouirait d'être infini. (1)

Durant ces dernières vacances, Toulet, à Cauterets, consigne sur ses carnets qu'il a « perdu quelque argent à la roulette ». Le baccarat ne lui a pas encore révélé son périlleux attrait. Rien ne sera perdu pour avoir attendu. Puis avant de dire adieu à son Béarn, il fait un dernier séjour sur les rives de la Dordogne, dans ce château de la Rafette dont le nom, associé aux notes cristallines d'un piano et au bruissement des essaims, sonne harmonieusement dans ses vers :

Ces gammes de tes doigts hardis,
C'était déjà des gammes
Quand n'étaient pas encor des dames
Mes cousines, jadis ;

Et qu'aux toits noirs de la Rafette,
Où grince un fer changeant,
Les abeilles d'or et d'argent
Mettaient l'aurore en fête. (2)

A la fin de 1885, Paul-Jean Toulet qui venait d'être reçu bachelier s'embarque à Marseille sur *le Calédonien* ; il arrive à l'île Maurice le 9 décembre. Ce même voyage, quarante-quatre années

(1) *Les contes de Béhanzigue* : L'ombre de l'heure.
(2) *Les Contrerimes*, VIII.

auparavant, un autre poète, à peine plus âgé, l'avait effectué en longeant la côte ouest d'Afrique. Mais les biographes nous montrent Charles Baudelaire, triste et morose, insensible à la magie des mers qu'il traversait, et sans goût devant tout cet exotisme qui devait cependant parfumer si étrangement plus tard ses sombres poèmes. Toulet, au contraire, comme le jeune Kipling à son retour aux Indes, ne contient pas sa joyeuse émotion. Il observe avec soin la mer violette de Suez, et, sur ses carnets, fixe le témoignage de son enthousiasme :

De quelle odeur savoureuse m'ont salué toutes ces îles, Seychelles, Bourbon ou Maurice : un parfum très sensuel qu'on puisse goûter avec le palais, comme une chair vivante ou des fruits murs.

Ses poésies conservent le souvenir de ces découvertes enivrantes :

Nous jetâmes l'ancre, Madame,
Devant l'île Bourbon
A l'heure où la nuit sent si bon
Qu'elle vous troublait l'âme.

(O Monts, ô barques balancées
Sur la lueur des eaux,
Lointains appels, plaintes d'oiseaux
Etrangement lancées.) (1)

(1) *Les Contrerimes*, XLVII.

Mais plus que toute autre il devait chérir et célébrer la plage bleue que son âme reconnaissait :

Jardin qu'un dieu sans doute a posé sur les eaux,
Maurice, où la mer chante, et dorment les oiseaux. (1)

Sitôt qu'il a mis pied à terre il en trace cette rapide esquisse :

Des vallées étroites et creuses, comme une femme qui a le frisson, où l'on voit quelque rivière ivre courir en se cognant contre les pierres. Mais plus haut ce sont des palmes balancées, des arbres aux fleurs sanglantes ; et plus haut encore, dans l'azur rond, un svelte oiseau blanc qui pointe. (2)

C'est dans ce pays lumineux qu'il va demeurer environ trente-cinq mois. Il connaît d'abord Curepipe à la population cosmopolite et bariolée, puis Souillac avec ses grandes cases aux odeurs de cuisine et ses Chinois grouillants. A Surinam il voit les nègres danser la sega. Il assiste à la fête hindoue du Yamsé. Et toujours, pour ne pas en perdre l'entier enchantement, il inscrit sur ses carnets ses impressions fugitives :

Rencontré hier deux Indiennes, l'une avec un enfant, vêtues de couleurs mates et chaudes, deux ou trois violets magnifiques, du rouge. Elles passent à côté

(1) *Ibid.* Coples, XLIV.
(2) *Journal inédit*, 1886.

de nous, un peu comme des fleurs qui marchent, et je me retourne pour admirer encore ce beau mariage de nuances qui s'aiment.

Dans une île où, malgré la domination anglaise, les colons sont demeurés complètement français, de langue, de mœurs et d'esprit, ce jeune homme mène la vie des jeunes créoles riches et désœuvrés. Il joue au baccarat, il fume le gandia, drogue faite avec du chanvre séché, qui cause un peu de lourdeur au corps et alanguit l'esprit. Il assiste aux bals que donne la société élégante, il y fleurte avec des jeunes filles. Il fréquente les théâtres et soupe avec les actrices : c'est ainsi qu'il se plaît à remarquer qu'une petite choriste oranaise engagée au théâtre de Port-Louis a la figure et les gestes d'un Willette et le corps d'une statuette de Houdon ou de Pajou. Deux de ses amis ont un duel au pistolet. On le rencontre aux courses de chevaux ou à la chasse dans la grande baie des Pamplemousses :

De très grand matin nous passons devant des taillis de hauts aloès couleur citron, forêt grêle qui se profile sur un ciel violâtre. L'aube était teinte de couleurs opposées et profondes. C'était une atmosphère factice, très douce, transparente. (1)

(1) *Journal inédit*, mars 1888. — On se reportera avec fruit au *Voyage de tendresse* paru dans « La Vie Parisienne » du 26 mars 1906, voyage tout rempli de souvenirs vrais de Maurice,

Tous ces traits épars je les emprunte à son journal intime. On y suit pas à pas son apprentissage du dandysme, et qu'il sait ardemment déjà goûter toutes les coupes, celle de l'art comme celle de la fête. Il tient registre de ses gestes et de ses pensées. Il se rend compte de tout ce qu'a de vide son existence. Il le dit et y insiste volontiers. Il n'est point dupe. Et cela est un point de commun avec le jeune Stendhal : tous deux au même âge vivent la même vie, menant de front le plaisir et les vastes lectures. Toulet n'était si oisif qu'il ne put se réfugier assidûment dans les livres. Il a minutieusement laissé le relevé et presque toujours l'analyse aussi, coupée de réflexions personnelles, de tout ce qu'il dévorait ainsi pêle-mêle. Nous y voyons en l'espace de quelques semaines : Le *Port-Royal* de Sainte-Beuve ; *la Philosophie de l'art* de Taine ; puis tout de Taine ; Pascal ; Spinoza ; Froissard ; Villon ; Jean Bodin ; *l'Entretien sur les sciences occultes* de Bayle (sans doute préludait-il ainsi à sa fréquentation assidue du *Dictionnaire*) ; Renan ; Champfort ; Albert Sorel ; Huysmans ; Baudelaire ; Leconte de Lisle ; Schiller ; Shakspeare... Cette activité d'esprit s'alliait à un souci profond de psychologie. On découvre dans les

Alger, Paris, Biarritz. Ce *Voyage de tendresse* a été recueilli dans *Béhanzigue*, édition du « Hérisson », 1921. On retrouvera les mêmes impressions dans ce petit tableau coloré et charmant : *Un tiffin à l'Ile de France* (« Le Divan », juillet-août 1920.)

cahiers de cette époque un goût de l'analyse assez rare chez un jeune homme. On sent chez lui la volonté de creuser sa connaissance de l'âme humaine. Et sans vouloir forcer le parallèle, n'est-on pas frappé de l'analogie que présente cette formation intellectuelle et celle d'Henry Beyle ? La ressemblance s'accentue encore quand on rencontre sous la plume du créole, comme sous celle du Grenoblois aux environs de 1805, d'analogues réflexions morales. Je copie celle-ci où l'on croirait reconnaître le ton un peu pédant du jeune Stendhal écrivant à sa sœur Pauline, et qui n'est qu'une note jetée par Toulet :

Il y a un égoïsme brutal qui va contre son but même, c'est celui qui n'accorde même pas aux infortunes étrangères une curiosité polie. L'égoïsme supérieur doit sans abandonner son indifférence interne laisser croire aux autres qu'il s'intéresse à eux. Alors il provoque la sympathie, l'amour, etc., toutes choses d'autant plus désirées qu'on ne les ressent pas : de même que les terres sèches ont le plus besoin d'eau. L'hypocrisie que les moralistes étroits condamnent est quelquefois délicieuse ; et, même basse, elle est nécessaire au mécanisme social. Peut-être Molière ne l'attaquait-il que par suite de préjugés, d'éducation, de milieu. Il croyait être sincère, au fond il admirait la puissance qu'elle confère. Cf. DON JUAN ou Molière s'est plus livré qu'ailleurs. Cf. Montaigne, Talleyrand, Renan, etc. (1)

(1) *Journal inédit*, Alger 10 juillet 1889.

Mais le moment du départ approchait. Après ces jours rapides occupés à presser tant de beauté sur son cœur, P.-J. Toulet allait quitter ces rivages qu'il n'a plus revus, mais dont le regret a laissé sur son œuvre un parfum capiteux :

Ni vous dont l'image ancienne
Captive encor mon cœur,
Ile voilée, ombres en fleurs,
Nuit océanienne... (1)

Et ce sont encore ces mêmes visions lointaines qui, peu avant sa mort, lui dictaient ces strophes qu'il n'eût pas le temps de polir à son gré :

C'est fête. Sous les cocotiers
Passent en robes blanches
Les négresses aux belles hanches
Dans l'ombre des sentiers.

Les cases aux fraîches varangues
Baillent le long du quai ;
Dans les branches d'un noir bosquet
Etincellent les mangues,

(1) *Les Contrerimes*, II.

Tandis qu'en ses jardins fleuris,
Mystérieuse et belle,
Rêve une pâle demoiselle
Aux chapeaux de Paris (1).

Il entreprend ses dernières excursions et nous en a conservé le reflet :

J'admirais aujourd'hui pour la vingtième fois en allant à Jouvence les bois de Filaos qui bordent la mer. L'atmosphère en est particulière : Fraîche et d'une demi-lumière très diffuse et égale. Ils sont généralement pleins de roucoulements et de l'éternel bruissement des branches sans que ces bruits, grâce à la continuité même, éloignent l'idée d'un silence très doux. Aujourd'hui les tourterelles se taisaient.

J'ai été l'autre jour au célèbre Pampleemousses-garden. Ce jardin ni français, ni hollandais, ni anglais, ni exotique m'a agacé... Je préfère la forêt vierge vert de gris, avec ses arbres morts tout blancs et ses troncs guillochés d'argent, et je préfère mes forêts béarnaises d'automne où je cherchais des champignons avec la petite chose aux yeux de pervenche (2).

Avec autant de joie qu'ils ont eu d'émotion à l'entendre terminer par ce rappel ému des forêts natales, les familiers de son œuvre auront au début de cette dernière citation retrouvé la première

(1) *Vers inédits.*
(2) *Journal inédit*, 26 septembre 1888.

esquisse, l'esquisse en prose d'après nature, du petit tableau délicieux dont nous avons cité déjà les premiers vers, et où le poète évoque si intensément la savane fleurie

> Douce aux ramiers. douce aux amants,
> Toi de qui la ramure
> Nous charmait d'ombre et de murmures,
> Et de roucoulements. (1)

C'en est fait. Ce voyage plein de ravissement, ce long séjour aux îles de ses ancêtres ont réveillé la nostalgie dont son âme était pleine dès en naissant. Et tout au long désormais de la vie de P.-J. Toulet les souvenirs créoles vont colorer ses livres de leur vive lumière et leur imprimer un de leurs caractères les plus charmeurs... C'est à Paris, une simple péniche sur le canal Saint-Martin qui, dans le soir rouge d'or, suffit à le faire rêver d'un lougre hindou, jusqu'au moment où la brise siffle et rappelle à la réalité ce promeneur attardé (2)... C'est Nane, quand à la voir étendue sur une chaise de rotin se réveillent des images troublantes que le temps n'a jamais effacées :

Autour d'un pont de paquebot, la miroitante mer

(1) *Les Contrerimes*, XLVI.
(2) *Les Contrerimes*, Dixains, VIII.

des grandes Indes, et les filaos qui pleurent aux bords d'une île ; ou bien la grâce dormante des créoles, si lasses de n'avoir jamais rien fait. (1)

Ou c'est Floryse encore, créole de Paris, à qui le poète s'adresse si tendrement :

Vous ne connaissez pas, Floryse, le pays de vos pères, ni cette même île dont on dirait une fleur oubliée aux limites du fleuve Océan. Vous ne connaissez pas la terre de musc, où, sous des rocs qui scellent le mystère de leur nom, confusément, leur sommeil s'enchante à la voix des filaos et de la mer.

Vos pieds jamais n'ont foulé le verger de lumière où mûrissent la mangue et le mangoustan, ni les bords, étroitement, de ce cirque qui fait voir encore les ruines d'un ergastule : c'est là que vos ancêtres, la nuit, enfermaient leurs noirs.

Mais à franchir ce pont, balancé sur les profondeurs d'un courant d'écume, peut-être comme dans un songe, vous souviendrait-il, vous penseriez, Floryse, en amont des âges, reconnaître ce flamboyant, là-bas, dont la fleur violette ressemble à la pourpre de Phénicie. (2)

Il paraît bien inutile de multiplier de semblables exemples. Chaque page de cet écrivain nous en fournirait un nouveau. Avec autant de puissance

(1) *Mon amie Nane*, p. 36.
(2) *Les trois Impostures*, I. Mulier.

qu'un Baudelaire ou un Leconte de Lisle, mais avec une discrétion qui manquait à ce dernier, avec la grâce et la délicatesse d'un Francis Jammes, tout en y joignant une précision et une vérité autrement incontestables, Toulet revêt ainsi son œuvre entière d'une teinte mystérieuse d'exotisme qui n'en est pas le moindre attrait ni la plus périssable beauté.

Il quitta Maurice le 23 octobre 1888. Il touchait le 26 à Tamatave (« nous passons le Manganarèse, ce qui nous sacre Malgaches (1) ») ; le 28 à Diego-Suarès ; le 30 à Nossi-Bé ; le 3 novembre à Zanzibar où un singulier minaret à pendule réjouit ses yeux. Il passe ensuite par Aden (2) et Suez où il prend le train pour Alexandrie, il gagne le Caire et jusqu'aux Pyramides descend

Le Nil, couleur d'argent, avec ses barques aux mâts recourbés et les plantureux palmiers de ses rives. (3)

Mais ce n'est qu'une excursion rapide ; avant la fin du mois il débarque à Marseille, il visite

(1) *Journal inédit.*

(2) Plus tard il cristallisera son souvenir dans cet hexamètre :

Ce soir vert qui d'Aden illuminait les cieux.

(3) *Journal inédit.* — Son existence heurtée de ce moment n'aurait pas été sans une certaine ressemblance avec un épisode du *Capitaine Fracasse* : il suivait, je crois, une troupe théâtrale

Toulon et il revient s'embarquer de nouveau à Marseille, mais cette fois sur *le Languedoc*, et à destination d'Alger où il arriva le 3 décembre. Il y devait demeurer presque un an, jusqu'au mardi 19 novembre 1889.

Alger, ville d'amour, où tant de nuits passées
M'ont fait voir le henné de tes roses talons,
Tu nourrissais pour moi, d'une vierge aux doigts longs,
L'orgueil, et l'esclavage, et les fureurs glacées. (1)

Il ne nous appartient pas de nous arrêter sur cet orgueil, cet esclavage ni ces fureurs, bien qu'il eut été curieux d'élucider si elles suggérèrent au futur auteur du *Mariage de don Quichotte* l'idée des aventures mauresques d'Elycias et de Gladie.

Toujours est-il qu'il garda toute sa vie le souvenir charmé de cette ville d'amour. Son nom revenait encore trente ans plus tard dans cette strophe mélancolique :

Les plaisirs de mes jeunes ans
Où sont-ils, et les belles ?
Paris, où sont tes fronts rebelles,
Alger, tes yeux plaisants ? (2)

Il rêvait aussi, lorsque la mort le surprit, — car

(1) *Les Contrerimes,* Coples, XLV.
(2) *Vers inédits,* Ebauches.

il se plaisait sans cesse à caresser de nouveaux projets, — il rêvait de lui demander des hivers plus cléments que ceux du pays basque ; et ayant lu, vers la même époque, dans *l'Opinion*, je crois, un éloge de la cité méditerranéenne dû à la plume de son ami Eugène Marsan, il traçait aussitôt ces vers qu'il ne prit malheureusement pas le temps d'achever :

Oui, Marsan, vous avez raison
Et je regrette encore
Ces balcons, et la mer sonore
Qui battait la maison.

Et ces beaux jours où sans changer
De gants ni de caresse
On changeait trois fois de maîtresse... (1)

Mais il nous faut revenir à l'arrivée de Toulet à Alger, et nous allons assister à ses véritables débuts dans la vie littéraire. Jusqu'à ce jour il n'a guère publié qu'un article sur une exposition régionale de peinture à Saintes, en 1885 (2), et une chronique parue en 1888 dans un journal de Saint-Louis sur *la lumière électrique* qu'on venait d'installer à

(1) *Ibid.*

(2) Cet article parut dans le *Phare des Charentes*, à Saintes, le 7 mai 1885. Il est signé des initiales d'un ami, correspondant du journal, et pour qui Toulet, encore au collège de cette ville, écrivit ce premier essai de critique d'art.

Curepipe (ville d'eau et sanatorium de l'île Maurice). Cette chronique était signée « Jemand », pseudonyme que l'auteur reprendra en Algérie, lui adjoignant aussi ceux de « Juan » et de « Jean de Maurice », quand il ne signait pas de son véritable nom. Pour dresser une liste approximative de ses écrits à cette époque, il faudrait revoir la collection de *la Revue Algérienne*, du *Charivari Oranais*, et surtout de *la Vigie Algérienne* dont il assura en second la rédaction de mai à septembre. Il publie alors ses premiers vers, des chroniques, des contes (1), et aussi des études d'histoire sur la Révolution Française, et dont la plus importante est consacrée à Mirabeau (2). A côté de ces essais de politique et d'histoire nous rencontrons les notes d'un touriste qui a visité quelques points de Madagascar, les petites îles ses voisines et quelque peu la côte africaine. Le chroniqueur y fait de larges emprunts à ce *Journal* qu'il tenait assez régulièrement alors et que nous avons entr'ouvert déjà. Il se réclame de Stendhal qui ne cherchait dans ses voyages que la vérité.

(1) Un des *Contes de Béhanzigue* : *Vieilles lettres* est de cette époque. On y reconnait aisément l'influence de Maupassant que Toulet n'a cessé d'admirer.

(2) En voici la période de début : « S'il est vrai que l'humanité produise quelquefois des hommes qui sont l'épanouissement de leur civilisation particulière et comme la synthèse des multiples caractères épars en de multiples individus, Mirabeau fut un de ceux-là pour la race provençale. »

Mais son ironie propre n'est pas longtemps sans éclater. Il a vu à Zanzibar une horloge moderne au fronton d'un minaret oriental, aussitôt il s'écrie :

> On a donc besoin de savoir l'heure à Zanzibar? Et pourquoi faire, bone Deus! Le soleil, ou les étoiles ses sœurs, n'y disent-ils pas éternellement que le moment est venu de fumer, de dormir ou de faire l'amour ? (1)

Il collabore à un à-propos en vers la *Servante de Molière* (2) et à un acte en prose *Madame Joseph-Prudhomme* (3). Ces deux petites pièces furent jouées sur le « Théâtre des Arts » d'Alger sous les seuls noms des principaux auteurs MM. Martin et Cotoni.

Mais un intérêt plus puissant s'attache à ses premiers vers. Négligeons quelques pièces d'une inspiration trop évidemment baudelairienne ou d'une outrance toute juvénile : *Souffrance, à un absent, à une vieille garde...* Tout n'y est cependant point à rejeter, et les deux tercets de son *Don Juan* ne manquent ni de noblesse ni d'élan :

(1) *La Vigie Algérienne,* 10 et 11 mai 1889.

(2) « Ma scène a été mal dite, comme des vers en langue étrangère. Ça m'a fait souffrir. J'ai analysé la pièce dans le *Moniteur*, en ai dit du bien, sauf de ma scène que je me suis offert la fumisterie d'éreinter et de ridiculiser. » *Journal inédit,* Alger, 23 janvier.

(3) Cet acte fut publié à la *Revue Algérienne* en 1889.

Car tu n'es pas mort jeune, ainsi qu'on l'avait dit,
O don Juan ! — mais sénile, et grotesque, et maudit,
Tu t'es longtemps traîné sur les bords de la tombe ;

Mieux eût valu mourir en ta pleine beauté,
Que ce spectacle vil d'un dieu vaincu qui tombe,
Ce coucher de soleil sans flamme et sans fierté. (1)

Il demeure quelques autres poèmes qui, en dépit des hésitations d'un débutant, révèlent un don inné de la musique des mots. Parmi eux, trois *Sonnets exotiques* sont à retenir. S'ils n'ont paru qu'à Alger, ils avaient très certainement été composés à l'île Maurice. Voici l'un d'eux :

Aimes-tu les jours d'or dénués de mystère,
Les rayons alourdis desséchant les rameaux,
Et, sous un morne ciel que jamais rien n'altère,
La campagne immobile en sa robe d'émaux ?

Viens, la varangue fraîche embaume, et fera taire
Dans mon cœur inquiet la voix des anciens maux,
Viens, ta bouche est la source où je me désaltère
Et tes seins sont pour moi comme des fruits gémeaux.

Aimes-tu mieux la nuit ? Sous les filaos grêles,
Où l'ombre a fait tarir le chant des tourterelles,
Des rayons filtreraient sur nous comme des pleurs.

(1) *La Revue Algérienne*. du 5 au 12 octobre 1889.

J'aime à t'entendre dire une vieille berceuse,
Et l'heure coulerait comme une eau paresseuse,
Au parfum des lointains gérofliers en fleurs. (1)

Il y a loin sans doute de ces vers aux strophes d'un métal si pur des Contrerimes, mais n'est-ce pas assez déjà pour pressentir le chant continu et les images neuves que nous aimons aujourd'hui ? Et nous pourrions encore citer, de cette même période des débuts, d'autres poèmes tout gonflés des mêmes promesses (2).

Parmi ces autres poèmes écrits en Alger il est encore un sonnet si plein d'air et de musique que je ne puis me tenir de le citer, tant je suis assuré que quelque jour il prendra naturellement place dans les anthologies :

Lassé d'avoir vécu le masque et le mensonge,
De polir sous ma lèvre un marbre inhabité,
D'inscrire à l'almanach quelque nom qui prolonge
La figure d'un vice, et ce qu'il m'a coûté ;

Auparavant que l'heure en m'éveillant de songe,
Sonne le couvre-feux à mon cœur irrité,
Je voudrais, comme au cours d'un fleuve où l'on se plonge,
Revenir à la règle et la simplicité.

(1) *La Revue Algérienne,* du 2 au 9 novembre 1889.

(2) Les plus anciennes maximes des *trois Impostures* doivent être aussi de cette époque. Je copie celle-ci sur un cahier d'Alger : « Une femme nous pardonne rarement d'être jaloux et jamais de ne l'être pas. »

Dans les jardins où dort mon antique province,
Celle qui doit m'aimer a grandi claire et mince,
Les fleurs ont plus de ride, et d'ombre les ciseaux.

Je la vis, par un soir doré, cueillant aux treilles
Le raisin couleur d'ambre, avec de grands ciseaux
Dont le bruit argentin effrayait les abeilles. (1)

Pendant son séjour Toulet avait visité quelques sites de l'intérieur algérien et particulièrement Staouëli, Blidah, Médéah... Il en devait rapporter cette jolie notation :

Telle, à la soif, dans Blidah bleu,
S'offre la pomme douce ;
Ou bien l'oronge, sous la mousse,
Lorsque tout bas il pleut. (2)

Qu'on imagine point cependant que cette strophe ait été écrite en 1889. Presque jamais un poème de Toulet n'est contemporain de l'émotion qu'il retrace. Il est toujours le fruit du temps, du souvenir et d'une lente cristallisation. En feuilletant

(1) « Le Divan » : *Juvenilia,* février 1914.
Plusieurs de ces pièces anciennes ont été revues et retouchées plus tard par l'auteur. Nous avons toujours suivi la version la plus récente, celle qu'il voulait conserver. Et, sous leur forme définitive, lui-même en a recueilli quelques-unes dans les *Contrerimes.*

(2) *Les Contrerimes*, L.

les carnets qu'autrefois, et durant ses voyages, le poète tenait au jour le jour, nous saisissons souvent la première impression, toute spontanée et notée sans apprêt, mais ce n'est ordinairement que des mois ou de longues années plus tard qu'il en reprend une anecdote, une image, et les transporte dans un poème.

Il mène encore cette vie élégante, oisive, toute de plaisirs et de jeux qu'il a connue à l'île Maurice. Il y joint une impertinence volontiers acerbe, un don juanisme fringant. Les souvenirs de ses amis d'alors corroborent les anecdotes de son *Journal*. Nous n'emprunterons cependant à celui-ci que des impressions de décor :

J'ai eu occasion de voir plusieurs fois et de nuit la Casbah qui est vraiment remarquable, mais toutes ces rues montantes, tournantes, avec leurs maisons qui se touchent du toit, leurs escaliers, détruisent si bien toute perspective qu'on croirait marcher dans le rêve. Ajoutez la forme bizarre des ouvertures, les sons monotones et sourds de quelque orchestre indigène ; une Mauresque encadrée dans une porte ; — et cela devient agréablement mystérieux.

Ce que j'admire en Alger, c'est la qualité particulière de la lumière, surtout la nuit où on dirait des saphirs lignifiés, et c'est plutôt très translucide que clair. On

voit très loin. Pourtant, même de près, le paysage est légèrement estompé.

Mais, malgré tout son charme, cette terre africaine, c'était comme un exil, et le poète dut un jour y éprouver les sentiments de son *naufragé* :

... Il songe à la France,
Aux jours si doux qu'il pleut,
Ici l'eau bleue et le ciel bleu
Ne sont qu'indifférence. (1)

(1) *Vers non recueillis.*

Dès la fin de 1889, Toulet a regagné le Béarn de son enfance :

J'ai trouvé mon Béarn le même,
Le morne Béarn des jours froids,
Et trouvé tous ceux que j'aime
Les mêmes qu'autrefois.

J'écoute à travers l'air sonore
Coasser les corbeaux, — leurs cris
Dans mon cœur éveillent encore
Les battements de jadis. (1)

Il va demeurer neuf années dans ce pays dont il fut toujours fier de se dire le fils et qu'il devait si harmonieusement décrire un jour :

Aérien berceau de mes premiers rêves, lumière suspendue entre le Gave et la montagne, et vous, dimanches de Béarn qui sonnez Vêpres dans le ciel d'or :

(1) *Vers inédits.* Ils sont datés de *Carresse* 1889.

Faustine, lorsque tes yeux plus changeants que les eaux de Bétharam se posent sur le paysage, on a le ciel sur la tête, et sous ses pieds Gélos au nom riant, où s'attardent les chemins de la Vallée Heureuse.

Un train siffle au loin qui semble railler le temps perdu. L'air dévorant de la montagne agite une boucle sur ton front. Ton talon frappe le sol, et tandis que sur ta belle bouche une pensée se joue, impatiente et dérisoire, pourquoi contemples-tu devant nous cette ombre qui prolonge l'heure que nous ne vivrons plus et qu'ont nourrie un peu de ma jeunesse, un peu de ta beauté. (1)

Pour l'instant il n'y paraît pas très soucieux de poursuivre la carrière de l'homme de lettres. Cependant il lisait toujours beaucoup, et meublait et mûrissait sa pensée. De temps à autre il passe quelques semaines chez ses parents dans les Landes ou à la Rafette, dans la Gironde. Il fait un voyage à Paris, en juillet 1892 (2), de même qu'il avait entrepris quelques mois auparavant une excursion en Espagne.

Mais son fief ordinaire, c'est la Navarre. Il la parcourt au gré d'une fantaisie que n'eût guère désavouée le Vert-Galant :

(1) *Les trois Impostures* : I. Mulier (Première version, inédite).

(2) Il fit alors la connaissance de Charles Maurras à une réunion de félibres où le conduisit son ami d'enfance Léon Barthou, et de Toulouse-Lautrec en son atelier de Montmartre.

Dans ce qui reste de la Navarre, qui donne aujourd'hui le département des Basses-Pyrénées, il y a plusieurs terroirs, dont chacun montre, ou laisse deviner, une physionomie différente. C'est ainsi que le Béarn est construit selon des plans vastes et logiques. De ce pays spacieux mais sobre, voire un peu dur lorsque ni l'été ne l'habille d'or ni l'automne de pourpre, le moindre site laisse deviner sa vertèbre. Au lieu que le Pays Basque, moins cohérent avec ses maisons éparpillées et blanches comme un troupeau sans chien, semble s'accorder à l'individualisme de ses habitants, qui, s'ils n'étaient catholiques, seraient anarchistes sûrement. Et les bords de l'Adour ou de la Nive, — principauté de Bidache, pays du Roi, — ont quelque chose de mol ou de voluptueux, quelque chose d'une femme amoureuse et grasse et qui s'endort de plaisir. (1)

Pau, Salies, Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz sont les noms qui reviennent le plus fréquemment sur ses carnets. Un même écho se retrouve également dans ses vers avec le rappel des foires Saint-Martin à Pau, des promenades dans les bois de Carresse et sur les rives dormantes du Saleys. Leur auteur a senti le charme de Bayonne où un seul pas sous les arceaux met en péril le cœur et la bourse ; il a goûté chez Guillot le chocolat d'Espagne ; dans une calèche

(1) *Notes d'Art,* « La Revue critique des Idées et des Livres », 10 août 1911.



PAUL-JEAN TOULET
en 1890

toute épiscopale, il s'est acheminé au pays de Jurançon, Faustine à son côté, jusqu'à l'accueillante auberge de Monsieur Lesquerré (1). Pour qui sait en pénétrer la confidence discrète, ces poèmes véridiques sont une source précieuse :

Un jurançon 93
Aux couleurs du maïs,
Et ma mie, et l'air du pays :
Que mon cœur était aise.

Ah ! les vignes de Jurançon,
Se sont-elles fanées,
Comme ont fait mes belles années,
Et mon bel échanson ?

Dessous les tonnelles fleuries
Ne reviendrez-vous point
A l'heure où Pau blanchit au loin
Par delà les prairies ? (2)

Egalement, et c'est le comte Jean-Prudence Michon-de-Cérizolles qui nous en avertit (3), dans les douces Pyrénées ce n'est pas seulement l'amour qu'il faut dire, mais le baccara, tyran des hommes et des dieux. Toulet dut sacrifier quelque peu à son caprice si nous en croyons ce joli mot

(1) Cf. *Les Contrerimes,* XXXII, XXXI, XLI, XXXIV.
(2) *Les Contrerimes,* XXXV.
(3) *La jeune Fille verte,* p. 122.

qu'un croupier lui adressait alors : « Ah ! Monsieur, tant que vous vous obstinerez à prendre le baccara pour un jeu de hasard, vous êtes un homme perdu... »

Peut-être est-ce aussi le lieu de rappeler la vie que dans ce pays même mena un temps Antoine de Mariolles Sainte-Mary et de qui son annaliste précisément nous a si bien dit que

les cités auberges des Pyrénées (et Dieu sait s'il y en a, au bord de la mer, sur les montagnes, ou entre les deux) ont, plus encore que Paris, suffi à satisfaire chez lui ces trois instincts de boire, de jouer et d'embrasser, qui sont proprement la triple noblesse de l'homme, et le mettent si fort au-dessus des autres bêtes. (1)

Et sans doute, puisque nous parcourons le champ des suppositions, ou des allusions, pouvons-nous penser que sur cette partie de sa vie les souvenirs de l'auteur ne s'écartaient pas sensiblement de ceux de M. l'Eglantin quand, à la cour de Colchide, il a des distractions en jouant le bridge du roi, et que la robe étincelante de Médée rappelle à son esprit le linge aussi parcimonieux des filles du Béarn (2).

S'il fallait au surplus quelques descriptions nouvelles de cette contrée, des vallées d'Ossau ou

(1) *Les tendres Ménages*, p. 8.

(2) *Comme une Fantaisie,* pp. 98-99.

des côtes de Biarritz, on peut les aller prendre au fil des chapitres des *tendres Ménages* avec des vues nombreuses sur ce monde qui y fréquente et qui est de toutes couleurs. Aucun tableau plus vivant n'en fut brossé. Et cette même existence que nous avons entrevue sous les strophes concises des *Contrerimes*, nous la retrouvons ici dans son cadre familier et pittoresque :

Des cochers, habillés comme le postillon de Longjumeau, les mènent sur les chemins blancs des Pays Basques, entre les églises trapues, les jeux de paume, les auberges à pêcheurs, les cimetières d'où on voit la mer. Il y a des maisons brillantes de chaux éparses dans la campagne, chacune sur une éminence et qui regarde d'un autre côté que sa voisine. Guéthary (1), Fontarabie et ses palais en guenilles, Saint-Jean-de-Luz leur ont tour à tour offert cette ombre tiède de l'automne qui est pleine de bruits de feuilles froissées. Et ils ont été boire du chocolat sous les arceaux de la mélancolique Bayonne. (2)

Durant ce long séjour à l'ombre des Pyrénées,

(1) *Journal inédit*, 1890 : « A Guéthary, la mer par une fenêtre, un carré bleu tendre et des oiseaux qui passent, continuellement dans le même sens. » Notation émouvante tracée par Toulet lors d'un premier et bref séjour dans cette petite station où il devait trente ans après terminer sa vie, et reposer dans un de ces « cimetières d'où on voit la mer ».

(2) *Les tendres Ménages*, p. 33.

Toulet connut le charmant poète d'Orthez et entretint avec lui ces relations cordiales qui subsistèrent jusqu'à ses derniers jours. Je me souviens des inflexions amicales qu'il avait à prononcer le nom de Francis Jammes et comment, dans l'Avant-Propos de la *jeune Fille verte,* il sut si joliment évoquer « ce poète bucolique que le Béarn s'enorgueillit d'avoir donné à la France. »

Une fois, nous l'avons dit, Toulet élargit son décor en poussant jusqu'en Espagne. Vers la fin de février 1891, il partit de Bordeaux, et le 25 il était à Madrid. Il assiste à Séville aux processions de la semaine sainte. Il y crayonna sur ses carnets ce petit poème qui à défaut d'un autre mérite nous fera encore connaître quelques strophes inédites et tracées dans toute la spontanéité de l'inspiration :

O Madone à la lourde traîne,
Délice et décor de Séville
Qu'aux jours de la Sainte-Semaine
On promène à travers la ville ;

Pitoyable dame aux sept glaives,
Par le doux Jésus je vous prie,
Exaucez mon rêve (un rêve)
Et faites, ô Vierge Marie,

Qu'un cœur pour moi seul fleurisse,
Castillan, français ou mauresque,
Mais qui n'oublie ou trahisse
Jamais, Vierge Sainte — ou presque. (1)

Il visite ensuite Grenade et revient par Burgos :

Après l'aridité de la Castille et de la Manche, l'Andalousie à l'aube paraît délicieuse, d'un vert intense au premier plan, toute bleue à l'horizon et des écharpes de brouillard marquent le cours des rivières... (2)

Après l'Andalousie bleue et verte, où le matin frais au visage, dissipe ces brouillards peu à peu que la nuit avait suspendus sur les vallées voluptueuses, — après l'Andalousie, c'est la Castille vieille, et la Manche où don Quichotte a laissé tant de moulins à vent. (3)

Ces croquis rapides lui serviront à peindre dix ans plus tard les paysages ardents et sobres du *Mariage de don Quichotte.* Pour le moment Séville lui laissa le souvenir le plus vif, et il commençait ainsi plus tard un de ses poèmes :

Comme un papillon du Brésil,
Bleue et noire, ô Séville...
Pour un barbier la belle ville
Et pour moi quel exil !

(1) *Vers inédits,* Séville, mars 1891.
(2) *Journal inédit,* 1891.
(3) *Instantanés,* dans « Le Divan », juillet-août 1920.

Cette strophe a disparu de son recueil, c'est sans doute qu'elle exprimait mal sa pensée complexe. Il serait également superflu de s'attacher plus d'une minute au distique qu'il a glissé parmi ses *Coples* (1). Car mieux qu'en ces boutades nous saisissons son exacte impression en rouvrant de nouveau les carnets où se cachent encore de charmantes relations de voyages :

Vu aussi à Séville une représentation de danses, où de jolies filles en costumes divers et de couleurs locales un peu trop voulues, se déhanchent ardemment. Ensuite un café-concert étouffant où l'on chante flamencos et malagueñas et où de très jolies filles boivent avec nous du manzanilla. Cependant le charme de ces Andalouses est monotone, elles manquent de complication et de diversité, l'esprit et la chair toujours tournés à quelques appétits et sentiments des plus simples. Ce qu'elles ont de mieux c'est d'être caressantes. Une m'intéresse cependant, c'est à l'hôtel où une jeune fille chante un soir au salon des malagueñas avec une expression sensuelle infinie.

Mais le vovageur a gardé surtout mémoire des soirées de l'Alcazar et des fontaines bruissantes :

Des farniente bien agréables aussi, passés à Séville

(1) *Les Contrerimes,* Coples, LXLVIII.

dans le patio de l'hôtel, en rocking-chair, tandis qu'au-dessus des terrasses à balustres écussonnés, le ciel tendre comme un velum se fane, s'assombrit et peu à peu se pique d'étoiles, tandis que dans la vasque l'eau coule et murmure. — Et dans les jardins de l'Alcazar, encore, une heure bien douce passée assis dans l'herbe sous les orangers, contre les remparts avec des verdures au-devant de nous et presque sur nos têtes les chants des rossignols. (1)

De telles images ne se peuvent effacer, non plus que le parfum de cette aube à Triana où, loin des danses banales de Carmen et de la musique des guitaristes, il éprouve le charme d'une heure unique :

Mais, à Triana la liqueur
D'une grappe où l'aurore
Laissa des pleurs si froids encore
Qu'ils m'ont glacé le cœur. (2)

(1) *Journal inédit*, 1891.
(2) *Les Contrerimes*, XLII.

C'est en 1898 que Paul-Jean Toulet vint se fixer à Paris. Il avait trente-et-un ans et songeait à tenter la fortune littéraire :

Tel, dans Pau lumineuse où les toits sont d'ardoises,
Ami, tu maudissais ton repos insulté,
L'auberge ouverte à tous, l'éclat d'un jour d'été,
Et dans leur atelier ces petites Paloises
Qui te tiraient la langue et te faisaient des yeux.
Toi, tout en leur jetant des jurons pour adieux,
Tu pris l'escalier aux marches inégales,
Tel, Hercule, dans Locre, éveillé des cigales,
Cherchait une autre rive, et blasphémait les dieux. (1)

Depuis son départ d'Alger il n'avait guère publié qu'une nouvelle *Un serf* dans « l'Art et la Vie », et des poèmes intitulés *Entr'actes* dans « la Revue

(1) *Vers inédits :* Epître à ma Muse.

Blanche » (1). Ces poèmes qui n'ont jamais été recueillis en volume présentent cette particularité d'être une fantaisie d'humaniste où l'auteur s'est plu à ne pas compter le nombre des syllabes, mais leur accentuation. Néanmoins la personnalité du poète s'y dégage mieux qu'en ses premiers sonnets :

Si longtemps souhaitée, cette nuit ma chose et nue dans
[mes bras,
Vois-tu le soleil déjà, et l'ennui qui se lèvent ?
O grappe aux grains frais que ma bouche humide rêva,
Souple corps dont mon cœur eût désir, dont mon cœur se
[soulève.

ou encore

Qui dira, dans l'ombre du bois, l'odeur des fraises premières,
Le goût des premiers baisers, la douceur des premiers gazons,
Et le vol rapide et muet des fugaces, fugaces saisons ;
Qui dira les sentiers de jadis, la fontaine aux tendres mystères ?

(1) *Un serf* a dû paraître environ le séjour de Toulet à Paris en 1892. On trouvera *Entr'actes* dans « La Revue Blanche » du 1er février 1898. Les papiers laissés inédits par Toulet contiennent quelques autres vers de cette époque, et en prose les esquisses d'une nouvelle un peu fantastique : *Aut diabolus aut femina,* écrite à Carresse en 1891, et d'un petit roman : *Nostalgies* (1892-1895), tout rempli d'inexpérience et où l'auteur a utilisé ses souvenirs créoles : un jeune homme s'ennuie à la campagne, il y courtise la femme d'un voisin, mais ni leurs jeux ni leurs désirs mutuels ne s'accordent, et avant qu'il n'y ait rien eu de vraiment intime entre eux, ils se séparent.

Fontaine, dont l'eau transparente miroite à l'insu du soleil,
Inclinés vers toi nous buvions, et tes larmes trempaient nos [manches ;
Et les filles avaient les yeux si limpides, les joues si blanches :
Verrons-nous encore (ou jamais) des joues et des yeux pareils ?

Mais toi, tu n'as pas cessé de pleurer tes eaux cristallines,
Et d'autres mains te violent, et d'autres bouches encor.
Que t'importe, citerne sans âge, abreuvoir, que les fleurs [d'alors,
Que les fleurs de jadis soient flétries, et nos cœurs, et les lèvres [d'Aline ?

En Béarn, Toulet avait écrit bien d'autres vers, Paris va lui fournir des sujets nouveaux, pourquoi pendant plus de dix années n'en voyons-nous pas un seul signé de son nom dans les revues de l'époque ? Sans doute il visait à la perfection ; qui croira cependant que dans le temps où il écrivait *Monsieur du Paur*, *le Mariage de don Quichotte*, *les Ombres Chinoises*, l'auteur n'eût pas atteint cette maturité qui seule manquait à ses premiers essais ? Mais ceux-ci venaient d'être désapprouvés par Francis Jammes à qui Toulet les avait montrés. A Paris, Louis de la Salle lut les *Entr'actes* et cette pièce encore, alors inédite :

Ces premiers froids que l'on réchauffe d'un sarment,
— Et des platanes d'or le long gémissement,
— Et l'alcôve au lit noir qui datait d'Henri IV,

Où ton corps, au hasard de l'ombre dévêtu,
S'illuminait parfois d'un rouge éclair de l'âtre,
Quand tu m'aiguillonnais de ton genou pointu,
Chevaucheuse d'amour si triste et si folâtre ;
— Et cet abîme où l'on tombait : t'en souviens-tu ? (1)

Louis de la Salle n'était guère complimenteur, il répondit qu'il valait mieux se taire que d'écrire de semblables banalités. Toulet aimait les vers de Jammes et ceux de la Salle, il eût confiance en leurs jugements. Il s'enferma désormais dans la prose, ne s'amusant, quand il découvrit la forme des *Contrerimes*, qu'à de rares petites pièces où il concentrait les élans de sa vie intérieure sous une anecdote le plus ordinairement plaisante. Mais il ne publia les premières d'entre elles que deux lustres plus tard, et à la demande d'une femme qui avait du goût.

C'est à Paris, en quelques mois, dès son installation, que Toulet écrivit très rapidement *Monsieur du Paur, homme public*. Le 19 septembre 1898, le traité d'édition en fut signé avec H. Simonis Empis et dès la fin de cette même année le volume paraîssait à la devanture des libraires où il passait du reste presque inaperçu (2). Toulet s'y montrait

(1) *Les Contrerimes,* Chansons, XIV.

(2) On peut s'en procurer encore assez facilement un exemplaire original, mais la prière d'insérer qui accompagnait le premier volume est plus rare. Je la reproduis ici, bien que, con-

pourtant du premier coup en pleine possession d'un talent qu'il ne pourra qu'affirmer désormais, et le subtil grammairien qu'il ne cessera d'être dans tous ses livres, possédant avec une unique maîtrise les ressources, mêmes les plus périlleuses, d'une langue contractée, et parmi tant de raffinements enclin par dessus tout à cette froide ironie que d'aucuns se plaisent à nommer *humour*. A la fin de ce volume de sombres sentences annonçaient ces *Pensées sauvages* que l'auteur quelques années plus tard dans « la Vie parisienne » attri-

trairement à un usage qui tend de plus en plus à se répandre, elle ne fut point rédigée par l'auteur : « On est très intrigué, depuis quelques jours, d'un livre nouveau sur le Second Empire qui déconcerte les mieux renseignés des salons politiques. *Monsieur du Paur*, de M. P.-J. Toulet, est-il un roman seulement tout d'imagination, ou bien ce volume est-il réellement dû aux notes intimes du haut fonctionnaire de la Cour de Napoléon III qui se dissimule sous le nom de M. du Paur ? Bien fin qui donnera le mot de cette énigme.

« D'une part, en effet, les détails sont si précis et si curieux sur la Cour des Tuileries et sur certain duché de Schwabe où M. du Paur fut pendant quelque temps ministre plénipotentiaire, qu'on ne saurait croire à une mystification de M. Toulet qui a recueilli, dit-il, de source très sérieuse, les éléments de ce livre.

« Il y a, dans *Monsieur du Paur*, toute une correspondance de M. le duc de Morny, si étonnante que les archives des Affaires étrangères pourraient croire à une « fuite ». Mais *Monsieur du Paur* semble pourtant un roman par le côté romanesque et l'émotion qu'y a su mettre M. Toulet. Je ne sais si son héros exista réellement, ni qui il fut — certains l'ont reconnu, dit-on — mais jamais mémoires d'homme d'Etat ne furent plus curieux, plus indiscrets, ni plus poignants. »

buera encore à Pierre Bénigne, et qui forment une première esquisse des maximes réunies ensuite sous le titre des *trois Impostures* et où il aimait condenser comme sous un triple verrou la quintessence de sa noire amertume et les fleurs d'une merveilleuse sensibilité.

Toulet en novembre 1899 alla à Londres :

— « Contemple un autre monde » a chuchoté la fée,
Cependant que les murs s'entr'ouvraient devant moi,
Découvrant Londre aux ombres d'or, son triste émoi,
Et la pendante Hécate, au ciel, sanglant trophée. (1)

Il y rencontra Arthur Machen, l'auteur du *Grand Dieu Pan* (2). Il traduisit ce roman qui fut publié d'abord dans « La Plume », avant de paraître, en 1901, à la maison d'édition de cette revue. Il pourrait être intéressant de connaître les libertés de l'écrivain français envers son confrère d'Outre-Manche. Je croirais volontiers qu'il a suivi le fil d'une histoire qui lui plaisait en allégeant le texte et en donnant aux phrases un tour vraiment libre.

On avait clamé faussement jadis sur la mer Egée que le grand Pan était mort ; il s'était seulement

(1) *Les Contrerimes*, Coples, XXIII, — Cf. également *Contrerimes*, LV, commentaire lyrique d'une aventure dont le *Journal* nous certifie la réalité.

(2) *The Great God Pan and the Inmost Light* by Arthur Machen, London, John Lane, 1895.

retiré en quelques fourrés impénétrables. Bien peu le voient de nos jours ; et sa fille seule, que les hommes nomment Lilith, passera sur la toile de fond de ce roman comme une ombre mystérieuse.

C'est donc une œuvre passablement étrange que ce livre dont Laurent Tailhade écrivait alors : « *Le Grand Dieu Pan*, cauchemar de luxure démoniaque, scandalise fort, à ce qu'il paraît, la *respectability* du public londonien, si prude et dont cependant la curiosité sanguinaire doit trouver dans les scènes décrites ou plutôt indiquées par Arthur Machen, une pâture sans seconde. » (1)

Le Mariage de don Quichotte parut à son tour, grâce aux bons offices de M. Léon Barthou, chez Félix Juven, en 1902 : « livre d'un poète, et aussi lourd d'expérience que de rêverie », a pu

(1) « Le Français », 9 juillet 1901.

Laurent Tailhade avait ainsi terminé son article : « Le livre de M. Arthur Machen a la bonne fortune d'être mis en un langage français par un maître en cet art, M. P.-J. Toulet, dont un pamphlet trop peu connu, *M. du Paur homme public* a sa place marquée entre les chefs-d'œuvre d'humour et d'ironie, fort au-dessus de *M. Graindorge* et pas très loin de *Gulliver.* »

De son côté, M. Maurice Mæterlinck écrivait personnellement au traducteur : « Tous mes remerciements pour la révélation de cette œuvre belle et singulière. C'est, je crois, la première fois qu'on ait tenté ou réuni le mélange du fantastique traditionnel ou diabolique avec le fantastique nouveau et scientifique et que soit née de ce mélange l'œuvre la plus troublante que je sache, car elle atteint en même temps nos souvenirs et nos espérances. »

dire justement Eugène Marsan (1) de cette œuvre très belle et trop peu connue. Sans m'arrêter à son charme insistant, il me faut indiquer que dans la pensée de l'auteur un second tome en devait préciser le sens. Il eût eu pour titre : *Les dernières armes*, et don Quichotte continuant ses expériences politiques, après avoir si mal réussi les écoles de la tolérance, y eut tenté celles de la tyrannie. On sait que ce projet n'eut pas de suite.

Toulet avait cependant tracé, sinon le plan de ce nouveau livre, au moins l'indication de quelques-uns des épisodes qui le devaient remplir :

Nous avions quitté don Quichotte chassé par la révolution, il est guéri de son libéralisme. Il rencontre les Inquisiteurs. Le grand Inquisiteur cherche à ordonner l'Espagne, à la centraliser. Pour cela il recherche l'unité religieuse. « Vous m'accusez, dit-il, de cruauté et de fanatisme, mais je suis mon devoir, et à n'écouter que mes goûts j'aurais préféré de mener, comme coadjuteur de Valence, une existence forte et abondante. »

Don Quichotte devient inquisiteur, et c'est là qu'il retrouve Elycias, inquisiteur sadique. Elycias explique que toutes les religions sont des aspects divers et plus ou moins éloignés d'une même vérité. On met en jugement une sorcière, Libussa. Elycias admire sa beauté. — « Vous voulez,

(1) « Le Divan », n° 50, juillet-août 1914.

dit-elle, connaître mes sortilèges ? » Elle se met nue et chante. Ils sont tous émus. Elycias s'évanouit. — « Te tairas-tu », crie en menaçant le grand Inquisiteur. Elle est condamnée au feu. Mais Elycias la fait évader et s'enfuit avec elle.

Le grand Inquisiteur qui cherche le grand œuvre tente ses expériences en présence du roi. Il réussit, mais le fourneau éclate et un jet d'or atteint le grand Inquisiteur en plein cœur, un autre don Quichotte à l'œil et l'éborgne. Don Quichotte s'étant aperçu que les Inquisiteurs manquent de foi, se met en voyage pour retrouver la Porte Enchantée. Il trouve Elycias ermite et ascète, pour le plaisir (l'ascétisme pour l'ascétisme). Elycias raconte son mariage et ses aventures avec Libussa.

Enfin don Quichotte retrouve Gulnare, la sirène, et meurt tandis que Gulnare, en pleurant, acquiert une âme immortelle.

Depuis le milieu de 1899, Toulet écrivait à « la Vie Parisienne ». Sous son nom, ou sous les pseudonymes de Maxy, de Pierre Bénigne ou de Perdiccas (ce dernier masque réservé à sa collaboration avec Curnonsky), il y donna jusqu'aux environs d'avril 1907, des pensées, des fantaisies, des romans et d'étincelantes chroniques de la semaine. C'est là que parurent tour à tour les

divers chapitres de *mon amie Nane*, des *tendres Ménages* et des *demoiselles la Mortagne*.

Sans trop insister sur les romans écrits en collaboration (1), il ne faut pas oublier, pour bien juger l'activité intellectuelle de Toulet à cette époque, que la première rédaction, demeurée manuscrite, de *la jeune Fille verte* date de 1901. Ce roman fut intitulé successivement *la petite Province, le Perce-neige, Vitalis Paschal amoureux*, avant de paraître sous son titre définitif dans « les Ecrits nouveaux » en 1918-1919, et, après avoir été entièrement récrit, à la librairie Emile-Paul, en 1920.

Une des versions primitives montre qu'à Paris déjà l'auteur ne se faisait pas un autre idéal de vie que celui dont il m'entretint parfois à Guéthary, et qu'il eût aimé réaliser s'il avait eu de la fortune : acheter des terres et vivre parmi les métayers. Nous retrouvons son rêve et l'empreinte de son

(1) On a pu lire dans « la Vie parisienne » sous la signature Perdiccas : *Demi-Veuve* qui depuis fut éditée en librairie sous le nom seul de Curnonski. — Un roman d'aventure, dû à la même collaboration, parut aussi à la même époque dans « Qui lit rit ». — Enfin, toujours signés Perdiccas, deux romans étaient publiés chez Simonis Empis : *Le Bréviaire des Courtisanes*, en 1899, et *Le métier d'Amant*, en 1901.

Ajouterons-nous que plus d'une page de *la tournée du Petit Duc*, de *Lélie fumeuse d'opium* ou de *Siska* fait parfois songer au détour d'une phrase à la plume inimitable de Toulet. Le protéiforme Willy pourrait seul expliquer pourquoi.

amertume dans ce projet de conclusion : « Dans son testament M. Lescaa laisse une lettre à son filleul Vitalis. Il l'engage à éviter l'artificiel Paris, à quitter surtout cette pourriture de Ribamourt, à vivre à la campagne, régulièrement, parmi ses bêtes, ses métayers, ses enfants, où son passé devienne l'exemple de son avenir. « A défaut du bonheur dont tu perdras le goût (les soirs dépouilleront leur robe bleue) tu auras la paix. Ne recherche pas la puissance, je l'ai eue, ce n'est rien. Ne montre pas cette lettre à ta femme, si tu le peux. Malgré tout elle est femme et fille de sa mère. Sois hypocrite. Ce n'est qu'une accomodation nécessaire, une figure de la force. Que de gens j'ai connus, vertueux qui faisaient la débauche, pour ne pas se faire remarquer. » (fin) ».

En 1901 également Toulet donnait des chroniques au « Soleil » ; — *l'étrange Royaume* (1), ce conte charmant parut en 1903 à « la Renaissance latine » ; en 1905 et 1906 on put lire des souvenirs d'un *Voyage en Chine* au « Damier » et à « l'Ermitage » ; — en 1907 *les Ombres chinoises* (2) à « la Grande Revue » et des *Contes* (3) au « Chroniqueur de

(1) A donné la troisième partie de *Comme une fantaisie,* un volume aux éditions du « Divan », 1898.

(2) Ont donné la première partie de *Comme une fantaisie.*

(3) La plupart des *Contes* ont été recueillis dans les *Contes de Béhanzigue*, un volume de la collection des « Maîtres et

Paris » ; — en 1908 les premières *Contrerimes* étaient publiées dans « la Grande Revue », et des *Contes* au « Matin » ; — et en 1910 *la Princesse de Colchide* (1) dans « le Témoin ». Joignons-y un très grand nombre de chroniques d'art, d'au jour le jour, de variétés, et quelques travaux littéraires non signés, et il ne semblera pas que l'existence de ce noctambule fut parfaitement oisive. Il est vrai, et Henri Clouard l'a dit excellemment, qu'à Paris « Toulet menait la vie la plus régulière du monde puisqu'il se levait tous les après-midis entre trois et quatre heures, et que chaque matin, dès sept heures vous l'auriez trouvé couché... » (2).

Il préférait sans doute parcourir les places et les rues la nuit plutôt que le jour, et j'en sais d'autres encore qui conservent une secrète tendresse à ce

> Paris nocturne, tour à tour bleuâtre et froid, ou enseveli sous des brouillards que dore le gaz. (3)

Il lui fallait néanmoins fréquenter les expositions, les musées qu'il connaissait autant qu'homme de

jeunes d'aujourd'hui » avec des dessins de Georges de Traz, chez Kundig, à Genève ; — et avec de nombreuses additions aux éditions du « Hérisson » chez Edgar Malfère, à Amiens.

(1) A donné la deuxième partie de *Comme une fantaisie.*

(2) *Les nuits attiques,* « Le Mercure de France », 1er septembre 1919.

(3) *Mon amie Nane,* p. 144.

France et dont il dissertait mieux qu'aucun autre. Mais les salons eux-mêmes n'exigent pas qu'on se lève bien matin. Le vrai Tout-Paris, avouable ou non, il ne le faut voir qu'aux chandelles ; — et la nuit seulement les hauts tabourets d'un bar ou leurs fauteuils de cuir ont tout leur agrément. C'est là surtout que nous allons entrevoir maintenant le merveilleux causeur qui a laissé sous son charme tous ceux qui l'ont approché, encore que lui-même, dans ses dernières années, ne semble pas avoir accordé beaucoup d'importance à ce don. A M. R. Philipon qui le félicitait d'avoir acquis ce renom, Toulet de répondre ; « Quant à être un causeur plus ou moins brillant, vous savez combien celà dans notre pays est courant et signifie peu de chose. Du vent sur de l'eau, çà fait de jolies arabesques ; mais le courant n'en est pour celà pas plus puissant que l'eau profonde. »

Nous pouvons invoquer le témoignage de ses compagnons pendant ces jours, ou plutôt ces nuits de Paris qu'Henri Clouard a si justement qualifiées d'attiques. Et quand bien même le portrait qu'il serait facile de reconstituer avec tant de croquis divers emprunterait autant de la légende que de l'histoire quelques-uns de ses traits, il n'en baignerait pas moins dans l'atmosphère qui convient le mieux aujourd'hui à la figure de Paul-Jean Toulet.

Mais nous n'appellerons ici que des témoins irrécusables.

Sans doute est-ce se montrer un peu rapidement synthétique que de suivre Willy qui compare l'auteur de *mon amie Nane* à un sloughi nourri de dessins cubiques. Aussi le correctif nous est immédiatement fourni par Jean-Louis Vaudoyer quand, avec plus de mesure, il écrit : « Il ressemble à un portrait de Tintoret : cheveux courts et cendrés, légère barbe blonde, visage fin et creusé, regard calme, attentif. » (1)

Jacques Boulenger parle de Vélasquez, et un autre évoque Clouet ; un Greco, a dit le premier, je crois, André Salmon dont Emile Henriot devait partager l'impression. Et plus tard, affiné encore par la maladie, un jeune poète a remarqué très justement qu'il ressemblait un peu « à un Heine plus émacié, à un Musset spiritualisé. » (2). Mais c'est assez dire combien sa physionomie était d'un relief frappant et pleine d'un admirable caractère.

Mais le voici en quelque sorte en pied, vu par Léon Daudet :

On l'apercevait chez Weber, mince et moqueur, penché sur son verre de whisky and soda avec un étincelant

(1) « Le Divan », juillet-août 1914... La note générale est bien indiquée, mais en réalité Toulet avait les cheveux châtain clair, et qui devinrent plus foncés avec l'âge.

(2) Alphonse Métérié : *La mort de P. J. Toulet,* « Le Mercure de France » 1er octobre 1920.

œil de biais, observant l'existence, tripotant sa barbiche et crispant ses mains fines, comme s'il allait s'étirer. Nous l'aimions pour son horreur de la foule, des préjugés démocratiques, de la niaiserie diffuse et des gens importants. Il s'exprime par phrases courtes, sèches, péremptoires, luisantes et qui coupent. Il a la réponse prompte et la dent dure. (1)

Il apparaît ainsi à tous, à la fois acerbe et courtois, impertinent et raffiné, nerveux, délicieux et insupportable, et heureux d'être tel. Il ne pesait pas tous les hommes à la même balance. Aussi combien l'amusa un jour qu'il avait les talons tournés, d'entendre M. Ernest Gaubert proférer de son aigre voix : « Ce qu'il m'agace, ce Toulet, ce qu'il m'agace. »

Sa réputation d'ironiste féroce est bien assise et les mots qu'on lui prête formeront un régal de haut goût le jour où ses amis se seront réunis pour les recueillir. Qu'on n'aille point imaginer cependant quelque boulevardier professionnel, courtisan dégradé et bassement envieux. Il savait l'horreur de ceux qui ne sont que des faiseurs de bons mots, celui qui écrivait :

Il y a, dans les îles Mascareignes, une phalène appelée : ail, et qui de trop près en admire les couleurs, elle lui jette aux yeux une poussière puante et corrosive.

(1) Léon Daudet : *Salons et Journaux,* page 304.

Il y a sur les bords de la Seine, une espèce de gens qu'il ne faut approcher que sous le masque. On les appelle des hommes d'esprit. (1)

Les boutades, les paradoxes étincelants de Toulet, l'inépuisable trésor de son esprit, ses derniers biographes n'ont pas manqué d'y insister. Mais la richesse de son cœur, la chaleur de son amitié, l'ardente complexité de sa vie secrète, voilà ce qu'à notre tour nous n'étalerons pas, ce que les confidents de sa pensée ne pourront non plus jamais oublier. Aussi Henry de Bruchard avait bien raison de demander : « Ce grand loup maigre, au rire de travers, dans un poil dur, le connaissent-ils ceux qui l'ont rencontré ? » (2).

On le jugeait trop facilement d'après *Monsieur du Paur*, avec qui il était commode de lui trouver toute ressemblance. C'est que lui-même affectionnait ce masque et, devant ceux qui n'avaient pas toute sa confiance, il eut été malaisé de l'en dépouiller. Mais personne moins que lui n'eût l'âme veule et l'esprit lâche, et de son douteux héros il ne partageait, avec la clairvoyance, que l'amertume. Encore importait-il d'en découvrir la source. Et Jacques Boulenger a bien justement reconnu qu' « il fallait qu'il eût le cœur le plus tendre et le

(1) *Les trois Impostures :* III. Necnondii.

(2) « Le Divan », juillet-août 1914.

plus blessé, pour inventer de tels traits. » Dès 1889, Toulet qui s'analysa toujours avec lucidité traçait déjà cette note intime :

« Ne puis-je attribuer qu'à la vanité, et à un égotisme exagéré, la blessure disproportionnée à la cause qu'occasionnent chez moi toute diminution même infinitésimale aperçue, peut-être rêvée, dans l'estime ou l'affection d'autrui. (1)

Cette même exquise et douloureuse sensibilité nous la découvrons encore sous le voile pudique de la raillerie le jour où il confia au papier l'attitude qu'il aimerait garder devant la postérité :

Moi, mordant et raffiné comme un outil de dentiste, cachant un grand fond de tendresse (huit mètres au moins, ce qui est plus qu'à Kuantcheou) sous les algues de l'ironie, aimé des femmes, craint des hommes... (2)

Mais ceux qui le connurent l'avaient deviné sans peine, et, l'un des premiers, Henry de Bruchard, affable et fougueux, qui fut son ami et de qui il traça la si noble épitaphe :

Ici repose Henry de Bruchard ; si la cendre
Dormait d'un si beau feu. Trahi dans son propos,

(1) *Journal,* Alger, 20 avril 1889.
(2) *Lettre inédite,* 1903.

France, il tomba le jour qu'il ne te put défendre ;
Comme un fer suspendu qu'outrage le repos. (1)

Toulet fut aussi un des rares familiers de ce fier Louis de la Salle, tombé héroïquement en Champagne le 7 octobre 1915, et à qui il devait consacrer encore un bel article nécrologique dans cette note drue et épigrammatique qu'affectionnait l'auteur du *Réactionnaire.* (2)

N'omettons pas enfin que les mêmes goûts et une vision identique de l'univers le liaient étroitement à ce génial Claude Debussy qui voulait écrire la musique des chants de sa traduction d'*As you like it*, et qui avant de passer les derniers mois de sa vie sur la côte basque non loin de son ami, lui écrivait, en mai 1917 : « Pourquoi n'avouerai-je pas que vos délicates pattes de mouche m'ont profondément ému... J'ai revu : l'étouffant « Bar de la Paix », le « Weber » encombré ; tous ces endroits marqués de notre présence en lettres de feu (oui, Monsieur !). Et pourtant rien n'est resté du bon vieux temps ; les gens sont encore plus vilains, — on peut même regretter les « indésirables » d'antan... Et vous n'êtes plus là — indiscutable vérité. — Je ne vois pas que l'on nous ait remplacé. »

(1) *Les Contrerimes,* Coples, CV.

(2) « Le Divan » : *Aux écrivains morts pour la France, IV*, mars 1917.

Je ne pensais nommer que les morts, mais on serait singulièrement incomplet sur cette période de l'existence de Toulet, si on ne faisait mention de son collaborateur occasionnel et compagnon d'habitude, Maurice Sailland, plus connu sous le nom de Curnonsky. Pendant quelques années le pli était pris de ne les rencontrer guère l'un sans l'autre, sur les rives de la Seine, comme dans les rues d'Hanoï. Ils avaient la même horreur de se coucher tôt, et apportaient la même passion à se contredire :

Ah ! Curnonsky, non plus que l'aube
N'était bien rigolo... (1)

Léon Daudet, avec sa verve accoutumée, a tracé de cette camaraderie un peu bohème le tableau le plus amusant et le plus vrai :

Curnonsky et Toulet habitaient ensemble... Quand on tombait chez eux vers midi, ils étaient encore couchés dans deux chambres voisines, également pleines de bouquins, et chacun d'eux lisait le dictionnaire de Bayle. Il est vrai qu'à la fermeture de Weber ils avaient gagné le bar du café de la Paix, jusque vers les trois heures du matin... (2)

(1) *Les Contrerimes*, XXIV.

(2) Léon Daudet : *Salons et Journaux*, p. 305.

Ce bar de la Paix fut bien, suivant le mot expressif de Clouard, le salon métallique et feutré de Paul-Jean Toulet. Ce bar a disparu aujourd'hui ou a été si laidement modernisé que c'est comme s'il n'existait plus pour ceux qui ne cherchaient plus qu'à y réchauffer des souvenirs vieux de dix ans (1). C'était le temps où Jacques Boulenger, Edmond Jaloux, Jean Giraudoux, Emile Henriot, Jean-Louis Vaudoyer, Eugène Marsan, Henri Clouard, Fosca, d'autres encore, venaient « écouter, dans la petite salle surannée de la rue Auber, cet homme singulier, cet enchanteur déguisé, ce prince de l'esprit, du savoir et du goût, qui parlait à voix basse, mais sur un ton net, et disait des choses très méchantes, très érudites, très résolues. Quelquefois il parlait des femmes et de l'amour... » (2)

Après ces souvenirs de Vaudoyer, ceux d'Henriot ne sont guère différents : « Ses traits étaient inattendus, brefs, concis, pleins de détours et de retours, mais sanglants, et désabusés ; au reste,

(1) Cet ancien bar de la Paix a été minutieusement décrit par Jean-Louis Vaudoyer, dans le « Divan » de juillet-août 1914, numéro spécial entièrement consacré à Toulet ; — et depuis par Emile Henriot, « la Force Française » 24 septembre 1920, Eugène Marsan « L'opinion » 11 septembre 1920 et « la Revue Critique », 10 octobre 1920, et Jacques Boulenger « La Revue Critique », 25 mars 1921.

(2) Jean-Louis Vaudoyer : *P.-J. Toulet*, « Le Crapouillot », 1er octobre 1920.

chargés, sous leurs paillettes, de pensées, et non pas d'un vain cliquetis de mots. Son expérience était amère, il croyait à fort peu de choses, hormis à l'honneur et à l'art. » (1)

Le crayon de Paul Acker est d'un temps plus ancien, le décor ne change guère, mais l'attitude est la même et la ressemblance également réussie :

Il est minuit : la figure penchée, le corps un peu voûté, M. P.-J. Toulet entre au bar du Panthéon. Calme, ses mains pâles et longues effleurant sa barbe jaune, il regarde de ses yeux tristes ces femmes qui crient et ces hommes qui hurlent... Il ne dit rien, il songe... Mais soudain, un mot qu'il a surpris, l'émeut. Il se dresse et des phrases quittent ses lèvres, rapides, pressées, passionnées, et des idées originales, précises, fines, s'enfuient de lui au hasard. Il jette au milieu des fumées et des rires, à demi-voix, les trésors de son âme et de son intelligence. (2)

A multiplier les citations, on ne ferait que retrouver toujours un portrait identique. Mieux vaudrait suivre Toulet lui-même à travers ce Paris des anciens omnibus, quand, flanqué de Nane ou de la modiste honoraire Lœtitia (3), il fréquentait

(1) Emile Henriot : *P.-J. Toulet*, « Le Gaulois », 2 octobre 1920.

(2) Paul Acker : *Humour et Humoristes*, 1899, pp. 201-202.

(3) Ceux qui ont connu Lœtitia, critique d'art, dans la « Vie parisienne » et la « Grande Revue », la retrouveront dans *Béhanzigue*.

les expositions de peinture, changeantes, multiples et perpétuellement semblables, les théâtres aussi, les tripots, Montmartre et ses cabarets, Baratte et les Halles où revient parfois encore la grande ombre de Moréas (3), — tous lieux de délices et de plaisir qui défilent devant nos yeux dans *les tendres Ménages*.

Tout cela est bien connu, et ce passé trop près de nous encore pour avoir besoin d'être rappelé longuement.

Toulet ne tenait son *Journal* à Paris que d'une façon intermittente ; à côté de notes sur les expositions, on y lit quelques anecdotes qui ne pourraient être publiées qu'en latin et dans bien des années. On y trouvera quelques paysages cependant :

La place de la Concorde, un soir de Toussaint à cinq heures et demie. De la terrasse des Tuileries, sous un ciel couleur de citron naissant, la tour Eiffel, qui a un peu l'air d'un [illegible]re, et les chinoiseries bleues de la porte Binet. Il a plu, la place est toute miroitante. Quand on ferme les yeux, elle a le grondement continu d'une mer démontée, et par-dessus la corne haletante des tramways on entend pendant quelques minutes le bruit des cloches. (1900.)

(1) *Les Contrerimes*, Dixains, III.

Et ce souvenir amusant :

Un soir, comme je commençais une parodie d'ode par

> En vain dans mon fougueux délire
> Voulais-je arracher à ma lyre...

Curnonsky me souffla :

> Le poil qu'elle avait dans la main,

Et Gabriel de Lautrec simultanément :

> La dent qu'elle avait contre moi.

Toulet un jour quitta Paris, l'atmospère des salles de rédaction et le cauchemar de tant de fâcheux et de ces éditeurs à qui il doit pour une bonne part son insuccès et qu'il a longtemps chargé de sa rancune (1). Sur le rivage basque il se souvint, nous le savons, qu'il avait un jour tracé cette maxime : « Quand on a conn que la vie n'est que fumée, celle de son prope toît garde encore quelque douceur. » Peut-êtr lui arriva-t-il

(1) Faut-il invoquer le témoignage d'Henri de Bruchard, dans « Le Divan », juillet-août 1914 ? Mais il suffit d'ouvrir *les Contre-rimes* et de copier les derniers vers du dixain X :

> .... Mais tant y a
> Qu'un éditeur c'est bon à pendre.
> Et nos aïeux en ayant un
> Sous la main, le menèrent pendre :
> Ainsi soit de tout import[un].

aussi de penser aux lignes qu'il avait écrites aux derniers feuillets de l'histoire d'Antoine et de Sylvère de Sainte-Mary :

Puissent les souvenirs de Paris n'y pas visiter trop souvent leur quiétude. Puissent-ils un jour évoquer sans mélancolie les paysages du passé: la Seine glauque et clapotante entre des quais, des arches, des tours, ou la rue de la Paix, après une averse, quand des nuages blancs voilent et découvrent tour à tour le soleil.... (1)

(1) *Les tendres Ménages*, p. 217.

Mais d'autres souvenirs en grand nombre le pouvaient assaillir, et au premier rang ceux de ses voyages. Et peut-être pressentait-il déjà sa propre destinée le jour où il traça cette note harmonieuse :

Il n'est si capricieux climat que la vie de l'amant ou de l'artiste : le soleil trempé d'averses, gloire, givre, jardins en fleurs. Vienne le soir, et avec lui la sérénité d'une espèce de mélancolie heureuse, et de ces ressouvenirs qui traversent l'âme comme des oiseaux.

Plus d'une fois, durant ses années parisiennes, il était revenu passer quelques semaines en Gironde, dans les Landes ou dans le Béarn. En 1903, notamment, il y fit un séjour de quelque durée. Il y acheva sa traduction d'*As you like it.* Il rencontra alors Marcel Schwob, qui fut son ami, et qui villégiaturait à Bagnères-de-Bigorre (1). C'est à cette

(1) A la date du 22 août 1903, Marcel Schwob écrivait à Toulet l'intéressante lettre que voici :

« Cher Monsieur (vous m'excuserez du mot confrère que je

époque aussi que mourut son ami Guillemin, qui fut inhumé au cimetière de Pau (1). Là, avant de regagner Paris, Toulet lui fit une dernière visite qu'il termina par une sorte de pélerinage aux plus beaux décors de sa jeunesse envolée :

Au retour, je fis passer la voiture par le boulevard. C'était pour admirer une dernière fois par dessus les beaux feuillages que la saison n'avait pas encore jaunis, ce sublime aréopage de montagnes, et les collines recourbées, et les arbres lointains du vieux Parc : tout ce décor qui a ri à tant de mes joies passagères, pour lequel, parmi d'autres choses, j'aimerai toujours Pau dans mon souvenir...

Que je vous ai aimée, heure trouble où les Pyrénées semblent d'hyacinthe sous le ciel enflammé et se rapprochent étrangement entre les arbres — beaux crépuscules de la Basse Plante, où de loin apparaît, clair comme une fleur dans le soir qui tombe, le corsage de la petite amie.

Nous avons bu le jurançon d'ambre, sous les tonnelles

ne puis souffrir), merci de m'avoir laissé hier *M. du Paur* et le *Mariage de Don Quichotte.* Ce sont deux livres d'exquise imagination, de français choisi, d'ironie attendrie. Je les aime beaucoup tous les deux, et je n'ai pas comme Jammes, une préférence si marquée pour le premier.

« Il faut que vous nous donniez bientôt un livre nouveau, où vous nous parlerez des choses que vous avez vues et des gens que vous connaissez. Avec votre tour d'esprit, ce sera incomparable. L'heure est venue pour vous d'entrer dans le monde des réalités que vous verrez toujours à travers un rêve de poésie railleuse — ce sera une œuvre que nous lirons et relirons. »

(1) Cf. *Contrerimes,* LXVIII.

à l'heure où la blanche chaleur d'un jour d'été accable la campagne. Nous nous sommes couchés dans les herbages frais des creux pour discourir au chant des cigales, au bruit des sources cachées. Nous avons fait résonner de paradoxe les cabarets de nuit, et, tandis qu'un quatuor espagnol bruissait, au fond du corridor, de toutes ses habanères, des filles, grises de nous voir boire, agitaient, comme une mule ses clochettes, leur âcre voix et leur rire aigu. Après un long baccara, et du balcon de l'ancien casino, qui est suspendu sur un grand vide, nous avons regardé naître cette aurore improbable et bigarrée que découvrent seuls les yeux las d'une longue nuit (1).

Entre tant, en 1902, il avait visité Bruxelles et poussé jusqu'à Aix-la-Chapelle. L'année suivante, il s'embarqua pour l'Extrême-Orient. Ses carnets nous permettent de suivre ses escales : Colombo, Singapore, Saïgon la ville aux eaux lentes que parait la fleur violette d'un bougainvilléa et où

Du haut d'un sampan, leste à voir,
L'Annamite, qui nage,
Sur l'Arroyo taché d'herbage
Semble un insecte noir.... (2)

(1) *Lettre inédite*, 1903.

(2) Cette strophe, non recueillie dans *les Contrerimes*, devait primitivement prendre place dans la pièce XLVIII. Elle est une des nombreuses esquisses sacrifiées qui ont précédé la version définitive. Presque tous les poèmes du recueil ont été refaits plusieurs fois, certains d'entre eux plus de dix fois, et entièrement.

Avant de gagner Hanoï, puis Haïphong, Toulet séjourna quelques semaines à Canton. Les notes qu'il y prit lui ont servi certainement à dessiner les sobres petits paysages si pleins de grâce fleurie que nous admirons aujourd'hui dans les *Ombres chinoises* :

Le sampan qui nageait dans la nuit vers le bateau de fleurs, pareil à un gros poisson posé à fleur d'eau sur le ventre, rencontre le courant et donne quelques signes d'une agitation dangereuse...

On a l'impression, à travers son sommeil, d'être entré par effraction dans une volière. Ce sont les cris des mille sampans qui s'accrochent à notre bateau. Dans le matin léger, frais, sous les jeux des soleils et des nues, c'est la rivière de Canton, un va et vient incessant de barques, aussi volubile, innombrable et régulier que les globules de nos veines. A droite, un désordre de toits et de voiles surmontés par une espèce de Tour de Londres et, plus loin, par les deux clochers d'une cathédrale...

Puis vinrent les chanteuses, diverses de coiffure et par la couleur du vêtement, mais qui était uniformément un pantalon droit et une courte tunique. Toutes montraient pour les Européens un peu de dégoût et beaucoup d'indifférence. Mais leur chant et celui des instruments nous intéressa davantage. La musique chinoise est d'une couleur éclatante et dure. On dirait qu'elle scie des pierres précieuses...

Et enfin on dina de deux ou trois cents mets bizarres, une cuisine d'enchanteurs, d'alchimistes, de porchers. (1)

(1) *Journal inédit.*

Sur ce séjour d'un mois à Canton, le lecteur curieux de renseignements pittoresques n'ouvrira pas sans profit la collection du « Journal » de l'an 1911. Là, Curnonsky, qui dans ce voyage en Chine accompagnait Toulet, a publié sous le titre de *Commentaires du Night Cap* une série de dialogues d'une verve excellente. Il s'y met lui-même en scène sous le masque de Whynot et son ami béarnais parait sous celui de Corzébien. N'ayant pu trouver de place dans aucun des deux hôtels du quartier européen, les deux voyageurs avaient été accueillis à l'hôpital français récemment fondé, et y disposaient d'une installation hydrothérapique dont le regret les a dû poursuivre longtemps.

Mais ces anecdotes amusantes ont moins d'intérêt aujourd'hui que les souvenirs consignés dans les carnets du créateur des *Ombres chinoises*, où il nous est aisé de découvrir la source immédiate de plus d'une page des romans et des poèmes que nous ne nous lassons de relire.

Nous apprenons ainsi que Toulet a réellement admiré lors de sa visite au tombeau des Empereurs ce même papillon que le poète Fô un jour recevra, en grande pompe, des mains de Bog le nain vert de l'Impératrice (1) :

Déjà le soleil a passé son zénith, et un papillon énorme, bleu et noir comme une nuit de lune, se détache de son

(1) Cf. *Comme une Fantaisie* : Le papillon, p. 18.

rameau et tourbillonne pareil à quelque large, pesante et riche fleur de l'Erèbe. (1)

Et quand l'auteur imagine le rapt d'une jeune femme par un tigre dans la montagne d'Annam, il n'est point indifférent de pouvoir affirmer que ce n'est pas là de l'exotisme de bazar, mais qu'il connaissait par lui-même le décor de son conte (2).

Après avoir quitté les sampans sur la rivière de Hué toute peuplée de petites tortues et gravi la pente qui conduit au col des nuages, le touriste note ainsi ses impressions :

Que la brise de mer et l'ombre du soir sont douces à goûter confondues. A mesure qu'on monte la nuit prochaine semble éveiller dans l'épaisse forêt, dans les cascades bruissantes, dans l'air qui est autour de nous comme un éventail balancé, toute une vie innombrable, sifflante, criante, d'insectes, d'oiseaux, de reptiles, et tout cela siffle si fort dans le creux des cascades que le bruit continu de l'eau qui tombe en est presque couvert...

Et puis voici la nuit tout à fait. On ne devine même plus l'horizon creux où est la mer à 3000 pieds. Les coolies ne parlent plus et se tiennent plus près les uns des autres. Il y a derrière les arbres comme du mystère et de l'ombre amassés. Malgré soi on interroge la nuit pour y découvrir la voix du tigre, l'aboiement clapotant (3).

(1) *Journal inédit.*
(2) *Les Contes de Béhanzigue* : Le cri dans la nuit.
(3) *Journal inédit.*

Ce petit tableau va nous faire de nouveau saisir sur le vif les procédés ordinaires de l'inspiration du poète qui, dans ses vers, n'enclôt guère que le reflet, transfiguré, des évènements passés. Dépouillant de toute éphémère redondance ses sensations anciennes, il sait faire tenir dans trois petites strophes l'âme essentielle d'une heure désormais impérissable :

Ainsi, ce chemin de nuage,
Vous ne le prendrez point,
D'où j'ai vu me sourire au loin
Votre brillant mirage ?

Le soir d'or sur les étangs bleus
D'une étrange savane,
Où pleut la fleur de frangipane
N'éblouira vos yeux;

Ni les feux de la luciole
Dans cette épaisse nuit
Que tout à coup perce l'ennui
D'un tigre qui miaule (1).

Après avoir sans doute perfectionné en Chine sa connaissance de la drogue noire qui donne tant de charmes et de nouveauté à l'apparence flottante de ce monde

(1) *Les Contrerimes*, XLIII.

Quand les os sont pareils à des roseaux légers,
L'heure comme une flûte au bord de la prairie,
Pavots de pourpre, ô vous dont l'ombre s'est fleurie... (1)

Toulet, après avoir touché peut-être au Japon, prit le chemin du retour par Hong-Kong, et l'Inde : Ceylan, Colombo, Candy, Pondichéry, Bénarès et Bombay. Le 15 mai 1903 il passait en face d'Aden et bientôt rentrait en France :

Mais une des plus belles choses du voyage ce fut après ces îles couleur de crème, et si curieusement refouillées par le temps, d'apercevoir sur la mer d'un enivrant azur s'allonger le promontoir argenté, tigré de vert, qui est Marseille. Tout en haut palpitait une étincelle d'or : Notre-Dame de la Garde.

A quitter Marseille quel paysage tournant plein d'air et des reflets de la mer. Les abords pierreux de la voie sont fleuris, et l'odeur m'en console de l'Inde. Plus loin, en un lieu gras et vert, presque normand, on fait les foins. Cela embaume, et des filles en clair dans le soir tombant courent d'un pas léger sur l'herbe rase et s'écrient.

Moi aussi je me suis roulé jadis sur le foin qui sèche, et plus tard j'ai embrassé les faneuses, à midi brûlant, quand elles revenaient de chercher de l'eau et que les hommes à l'ombre d'un grand arbre rond dormaient sur le dos (2).

(1) *Les Contrerimes*, Coples, XVII.

(2) *Journal inédit.*— Il faut souligner que ces impressions de retour et cette belle louange de la campagne marseillaise se

Ces purs paysages du pays natal si beaux pour qui les retrouve, ne fût-ce qu'après une absence de quelques mois, ne sont-ils pas les dignes annonciateurs du langage de l'écrivain ? Une semblable pudeur en souligne et rehausse la ligne sobre. Chez Toulet cette pudeur était si grande et si jalousement gardée qu'un esprit très souple, très perspicace pourtant, Edmond Jaloux, analysant le tour si particulier de son imagination, a pu écrire, voici quelques années :

Un écrivain le plus souvent se met dans ses livres et c'est lui que nous y trouvons. Il n'en est pas tout à fait ainsi avec Toulet. Légèrement, nonchalamment, il a écrit quatre livres, il nous les a livrés, et avec eux peu de soi-même (1).

La double apparition de *la jeune Fille verte* et des *contes de Béhanzique* n'eût sans doute point modifié l'opinion du critique. Et cependant le lecteur qui, jusqu'ici, nous aura accordé son atten-

retrouvent dans la bouche du poète Fô, dans les *Contes de Béhanzique* : L'Ombre de l'heure.

Pendant son séjour en Indo-Chine, Toulet collabora à « l'Avenir du Tonkin ». On trouvera notamment sous sa signature un article sur l'*Iphigénie* de Moréas (11 mars 1904) ; plusieurs chroniques d'art, et entre autres : *Une collection japonaise, la collection Gillot* (10 avril 1904) et *Du rôle de la pierre précieuse dans le roman anglais* (juin 1904).

(1) « Le Divan », juillet-août 1914 : Edmond Jaloux : *L'imagination de P.-J. Toulet.*

tion, aura peut-être plus découvert la personnalité et la vie de Toulet à travers ses livres que ne le laisse supposer Jaloux. Mais ces souvenirs, ces tranches d'autobiographie, nous ont toujours été livrés avec une réserve telle qu'il n'était pas très aisé, reconnaissons-le, de les pénétrer sans clé.

Sous l'auteur nous avons eu plaisir à entrevoir l'homme. Sachons imiter sa mesure et la leçon d'un goût si discret, si français.

En juillet 1912, Toulet avait été contraint par la maladie de quitter Paris.

On rapporte que lorsque Forain apprit que son ami était définitivement terré à la campagne, le grand dessinateur aurait répondu d'une voix grave : « Tant pis pour nous. Tant mieux pour lui. »

Tant mieux pour lui en effet qui put, dans le calme de sa retraite, passer avec le secours d'un dévouement et d'une affection admirables les heures rudes de ses dernières années.

Sa première halte fut en Gascogne, sous le « toit noir de la Rafette », non loin du village de Saint-Loubès :

Saint-Loubès — nul ne l'ignore — est une assez médiocre bourgade ; et ce qu'elle a de mieux, ce sont ses vins et son cimetière. Celui-ci compose un riant paysage, placé comme il est parmi les vignobles, sur une pente, au pied d'un haut clocher pointu, qui est comme dardé vers le ciel (1).

(1) « La Vie Parisienne », 24 mars 1906.

Depuis sa tendre enfance, déjà il y est revenu bien souvent, toujours choyé par l'affection des siens. Sans doute y avait-il écrit ses premiers vers. On y garde encore pieusement le cahier de ses premiers essais. Il n'avait que onze ans quand, après avoir rencontré une petite fille qui demandait l'aumône, il écrivit ces strophes naïves :

Ah ! laissez-vous fléchir un instant,
Donnez quelque chose,
Donnez quelque chose à la pauvre enfant
Qui vous tend ses roses.

Si je n'avais pas ces bouquets pour vivre,
Peut-être demain
Je mourrais, le corps tout couvert de givre,
De froid et de faim.

Hélas ! un matin on la trouva morte
Sur le grand chemin
Couchée dans la neige au pied d'une porte
Ses fleurs dans la main.

C'est là que le surprit la guerre. Alors avec une héroïque inconscience et un volontaire aveuglement sur son déplorable état physique il multiplia pour s'engager les démarches personnelles près l'Intendance militaire de Bordeaux.

Il écrivait :

Pour moi qui caressais le projet de m'engager, à moins

qu'on ne me donne un poste assis, ou bien une voiture comme au maréchal de Saxe, j'en suis réduit à regarder passer les trains.

Ou encore :

Si j'étais sûr des Dardanelles ou de la Syrie, je m'engagerais tout de suite. Il y a peut-être des généraux romanesques et pleins d'esprit qui feraient des bassesses pour m'avoir sous leurs ordres. Comme je les aimerais si seulement je savais leur nom. Remarquez, quoique j'aille assez bien, je ne suis pas bon pour pays froids (1).

Et plus tard, remerciant un poète de ses vers :

On y goûte, surtout dans vos souvenirs de guerre, une émouvante limpidité. Que je vous envie d'y être allé, et — non pas pour avoir sauvé votre peau, mais enrichi votre mémoire — d'en être revenu ; moi qui en revins, malgré mes rêves, avant d'y avoir été, et, pour toute frontière, qui fus condamné à garder le lit ; où je continue à passer encore la moitié d'une vie tourmentée par la mauvaise santé... (2).

Puis après une excursion de quelques semaines en Avignon et sur le littoral de Provence, Toulet, gagna le pays de sa femme, ce rivage basque où il aimait les « danses dans l'air salé » ainsi que les

(1) *Lettres inédites,* A Madame L..., 1914.

(2) *Lettres inédites,* A Francis Eon, février 1920.

jeux des souples pelotaris, et qu'il ne devait plus quitter.

Aujourd'hui il nous semble que la courbe de sa destinée fut ainsi plus harmonieuse de s'être interrompue dans le bruit grondant de l'océan voisin, et de ce que, sur ses derniers jours, il soit retourné

comme au temps passé
Cueillir, près de la dune instable,
Le lys qu'y courbe un souffle amer (1).

Il habitait Guéthary, ce charmant village marin, propre et blanc, posé en pleine lumière sur sa falaise comme, a-t-on pu dire, une lessive éparpillée. Ses voisines Biarritz et Saint-Jean-de-Luz ne l'ont pas encore trop éclaboussé de leur luxe barbare, et l'on y pouvait goûter cette impalpable quiétude que tour à tour lui avaient demandée le bon Coppée, Robert-Scheffer, Hermann-Paul, Paul Adam, Henri Duvernois, André Picard, Augustin Thierry. Mlle C. H. Dufau, peintre inspiré de la grâce et des tiédeurs blondes d'automne construisit non loin de sa grève une accueillante et délicieuse villa. Et ces derniers étés, on rencontrait également sur ses bords Francis de Miomandre, ayant déserté le bon soleil méditerranéen et qui faisait retentir l'écho de sa pétulance souriante et de sa

(1) *Les Contrerimes,* dixains, XII.

fantaisie d'argent vif, — ou le sculpteur polonais Georges-Clément de Swiecinski au visage rayonnant d'ardente foi et d'inspiration, qui devint vite l'ami de Toulet avec qui, presque chaque soir, il entamait de passionnées causeries sur l'art. Nous n'omettrons pas non plus que Paul Valéry, Frantz Toussaint, Charles Derennes, Maurice Rostand, Alphonse Métérié étaient venus visiter là l'auteur du *Mariage de don Quichotte* et lui apporter de vive voix l'assurance de leur admiration.

Tous ceux qui l'ont approché dans sa dernière demeure ne pourront oublier Etcheberria, la petite maison au centre du bourg, jalousement close de volets verts, à demi-cachée au milieu d'arbres touffus que dépasse seulement son faîte couvert de tuiles claires.

Au rez-de-chaussée un bureau s'ouvrait à gauche de la porte d'entrée. On y remarquait parmi quelques vieux meubles le grand fauteuil bizarre « du bailli de Suffren », en bois de teck, et une vitrine sombre bondée de volumes précieux. A propos des éditions et des bibelots qu'elle contenait Toulet projetait d'écrire un livre d'essais : *le Meuble d'ébène*, où il eût parlé littérature, rapporté des anecdotes, évoqué les choses et les gens d'après l'histoire et d'après ses souvenirs personnels. Quelle œuvre exquise n'eût-il pas réussie là, s'il eût eu le temps

de la mener à bien, pleine de lui-même, de sa fantaisie et de son cœur secret ?

Au-dessus du bureau, au premier étage, se trouvait sa chambre où l'on était certain de le trouver à toute heure, obligé qu'il était par la maladie, de passer sur son lit la plus grande partie de ses journées. C'est là que Toulet recevait familièrement ses intimes. Un grand encombrement. Des livres, des brochures, des journaux, des papiers un peu partout. Les rideaux bigarrés étaient presque toujours tirés, et, dans la pénombre, celui qui entrait ne distinguait tout d'abord que les bronzes d'une massive commode ancienne, un luisant bol japonais, l'éclair rouge et or des trois boîtes rondes en laque qui ornaient la cheminée, ou les prunelles phosphorescentes de la chatte noire *Ubu reine*, pelotonnée à son ordinaire aux pieds de son maître, ou le rond lumineux d'une cigarette.

Mais lui, l'hôte heureux de votre visite et reconnaissant de la distraction que vous apportiez à son isolement, comment dire la joie de son accueil, la richesse de son exigeante amitié et tout ce que son commerce apportait, sans concessions aucunes, jamais, de nourriture, d'épigrammes et d'étincelantes beautés. Sans doute est-ce là qu'il a semé à pleines mains le meilleur de son caprice. Parfois au beau milieu d'une conversation animée, il avait des silences prolongés, et la tête inclinée il

semblait abîmé dans une méditation pleine de souvenirs, de regrets peut-être, et aussi de désirs.

Il travaillait pourtant autant que sa santé le lui permettait, avec de longues périodes aussi où il était incapable d'écrire le moindre mot.

Il avait réuni trois contes, autrefois publiés dans des périodiques, et qui formèrent *comme une Fantaisie* (1918). Il récrivit entièrement *la jeune Fille verte* qui fut éditée en 1920, avec un éclatant succès. Mais peut-être ce succès fut-il plus franc parmi ceux qui ignoraient Toulet que parmi ses anciens admirateurs ; ceux-ci, sous le charme encore de l'ironie fringante de ses livres précédents, n'ont pas tous su bien voir le sombre esprit balzacien de cette œuvre, ni goûter comme il convient ce mélange merveilleux de poésie, d'observation et de satire. Il avait eu le temps de mettre au point les *Contes de Béhanzigue* qui ne parurent que quelques jours après sa mort. De même il avait donné le bon à tirer de ses *Contrerimes*, ce qui ne l'empêchait nullement de les retravailler encore. Il polissait sans cesse ces poèmes, qui retracent toute une vie généreuse et de fière passion, et qui depuis 1908, et au fil des années, furent donnés sous des versions successives dans « la Grande Revue », « le Divan », « les Marges », « Vers et Prose », « l'Eventail ». Il les amenait peu à peu à une perfection inégalée.

Il affectionnait surtout ces petites pièces d'un

mètre tout spécial qu'il a, sinon inventé, tout au moins porté à un point de réussite unique, et qu'aujourd'hui quelques jeunes poètes ont tenté de lui emprunter. Il les appelait des *Contrerimes*. Elles se composent toutes de strophes de quatre vers régulièrement alternés (8-6-8-6), mais rimant à contre-mesure pour ainsi dire (a-b-b-a) et dont, avec une étonnante virtuosité, le poète obtenait un rythme pressé, souple et bondissant. Les meilleures de ces contrerimes sans doute se rencontrent dans son recueil où il ne plaçait jamais une pièce nouvelle qu'après l'avoir revue à loisir. Mais, dans ses papiers, il s'en trouvait à sa mort quelques autres sur le chantier et qu'il faudra bien, quelque jour, réunir pour les sauver aussi de l'oubli. Voici d'abord *la Visiteuse :*

Faust est triste et seul dans sa chambre,
On dirait un caveau.
La vitre pleure un jour nouveau,
Un jour vert de décembre.

— « Ah ! que ne puis-je dans mon cœur
Réveiller les jours tendres.
Le sage a dit que de ses cendres
Peut renaître une fleur. »

Et cependant que Faust médite,
Et ne peut oublier,
Un pas sur le noir escalier
Sonne, se pose, hésite... (1).

(1) *Vers inédits.*

Citons aussi *les Palombes*, un des derniers poèmes dont il remania les vers et qu'il eut, à son ordinaire, repris certes bien des fois avant de le trouver à sa guise. Avec quel charme et quelle mélancolie n'y retrouvons-nous pas cependant l'écho à peine affaibli de son âme ardente et lasse :

Sous le brouillard mobile et blanc
La mer est toute nue ;
Et la palombe revenue
Qu'on chasse à faux semblant

Se jette dans le réseau basque,
Tel mon cœur s'envolait,
Aphrodite, vers ton filet
Et tes yeux sous le masque.

Près de l'océan morne et vert
Roucoule un oiseau tendre
Et dans mon cœur se fait entendre
La chanson de l'hiver (1).

Cet admirateur de Moréas (2) écrivit aussi des

(1) Une première version de ce poème avait paru dans « le Divan » de mars 1919.

(2) Sur son admiration pour Moréas ne citons qu'un fragment des *Lettres inédites* : « ...tant de gens qui se permettent de juger Moréas comme d'un Maynard ou d'un Bachaumont — tel l'imbécile Albalat qui a vécu vingt ans à ses côtés, et l'a vu tout petit à côté d'un grand Maindron, d'un gigantesque Paul Adam, — il est heureux que nous soyons quelques-uns à tâcher qu'on ne l'oublie pas, ou le confonde avec Hégésippe Moreau... » *A Francis Eon*, février 1920.

dixains, des quatrains, des distiques, ou quelques neuvains également, et celui-ci n'a pas été recueilli :

Hier, devant ces gens quand tu baisais ma main
Et qu'en tes yeux profonds qui disaient : A demain,
Je sentis une flamme à regret contenue,
Qui jusques à ma chair se frayait un chemin,
Je me sentis soudain comme une image nue.
Hélas, un autre août a dissipé la nue
Qui voilait autrefois les gloires de l'été.
Dans ce cœur où le vice a fait l'aridité,
Amour, divine amour, qu'êtes-vous devenue?

Et même pour célébrer les soldats de France il ne craignit pas de se hausser au ton moins familier de l'ode :

Petit pioupiou, cœur de flamme,
Ecoute en toi s'écrier
Les aïeux du temps guerrier:
Veux-tu voir voler leur âme?
C'est au travers du laurier.

Comme un essaim se rapproche,
Ils volent au bruit du fer.
Saxe jure : « Ventreboche! »
Et du Guesclin montre à Hoche
Ces beaux lys que craint l'enfer.

Sainte Jeanne est toute blanche;
Roland porte un cimier d'or;
Et, dans Mayence, un Dimanche,

Fanfan a mis sur sa manche
Tes rayons, ô Messidor.

Mais l'Empereur, dont la gloire
Sourit à l'orient clair,
En appelle de l'Histoire —
Et lance sur la victoire,
L'oiseau qui porte l'éclair. (1)

On a voulu classer ses poèmes en lyriques, anecdotiques ou fantaisistes. Mais cette diversité de ton desservait l'auteur auprès de ces critiques gourmés qui ne peuvent briser le moule des jugements tout faits, ni croire qu'un grand poète ne peut sourire sans craindre aussitôt qu'il ne veuille se moquer d'eux-mêmes.

Il n'en usait pas différemment pour ses sombres et flamboyantes maximes dont il avait depuis longtemps arrêté l'ordre et les divisions. Il en mûrissait lentement le tour et la pointe, avant de les accueillir en son florilège. On retrouve l'écho de sa conservation quand il est donné d'y lire par exemple : « Beaucoup de gens deviennent capables de dégoût ; mais pour blasé, il le faut naître. » (2)

(1) « Le Divan », octobre 1915.
(2) *Les trois Impostures*, II. Amicique.

Tandis qu'il fallait avoir pénétré plus avant dans son intimité pour retrouver dans un geste convenu, un regard rapide ou un seul mot réticent toute la délicatesse d'une âme qui ne s'enchantait elle-même que des sentiments les plus rares et, sachant le prix de semblables phrases, se plaisait à écrire : « Voyageur qui de loin respire, en un couchant d'Océanie, le parfum de cette île et son mystère, et ses bocages, où plane un lumineux oiseau, — telle une vie ardente et cachée, qu'un seul amour traverse. » (1) Sans doute l'avait-il entrevu sur sa route, cet amour unique, et que c'était sa présence encore qui lui faisait s'écrier : « Au désert de la vie, se sentir aimé tout à coup (car cela aussi arrive), c'est comme à Robinson le pas du sauvage. On a peur d'abord ; et puis de mourir d'espérance. On songe de n'être plus seul. On songe. » (2)

Là encore, comme en toute son œuvre, il serait aisé de ne découvrir que le reflet singulièrement vivant de son existence adroitement transposée. Mais des cadences si subtiles et si parfaites se suffisent assez, sans qu'il soit nécessaire d'y joindre un commentaire sacrilège.

Je n'ai pas à insister davantage sur les mérites si rares de l'écrivain. Tout l'essentiel a été dit, admirablement, par Jacques Boulenger, Pierre

(1) *Ibid.*, I. Mulier, 2.
(2) *Ibid.*, I. Mulier, 12.

Lièvre et Georges le Cardonnel (1). Ce dernier, après Lièvre, a bien montré comment Toulet reprend la tradition du XVII[e] siècle dont il possédait à fond la langue et la syntaxe, et qu'il se plaisait à employer surtout deux formes où le grand siècle excella : « la maxime quand il voulut définir ou lancer un trait d'esprit ; la période quand il désira d'exprimer des idées complexes éveillant de lointaines analogies, ou montrer un personnage en le faisant se définir en quelque attitude qui nous le

(1) Jacques Boulenger : « Le Divan », juillet-août 1914; Pierre Lièvre : « Le Divan », mai-juin 1920 ; Georges Le Cardonnel : « La Minerve française », 14 octobre et 1[er] novembre 1920.

On a rapporté aussi que Toulet se définissait « un grammairien » et qu'il y mettait quelque amertume. Je puis affirmer au contraire qu'il y apportait quelque orgueil ; et ce titre, qui lui avait été décerné par un confrère en mal d'épigramme, le comblait d'aise. Il me répéta souvent, avec le sourire qui n'appartenait qu'à lui et pouvait supprimer tout commentaire, la phrase dont on avait prétendu l'accabler : « Toulet, ce n'est pas un styliste, c'est un grammairien. » Un jour même, il m'écrivit en faisant suivre sa signature de cette mention : *breveté de grammaire*. — Une autre fois, à une dame qui avait montré de lui des lettres intimes, il dédia, ou à peu près, ce distique vengeur :

Montre ma prose à tous, mais non pas ton derrière :
Il est moins ferme, hélas ! que ma grammaire.

Il aimait parler syntaxe et il a laissé sur ce sujet, et la langue, des notes nombreuses consignées en un cahier sous ce titre : « le coin du pion ». Il avait aussi formé le projet d'une « Académie de grammaire ». Cf. Jacques Boulenger : les *Souvenirs de P.-J. Toulet*, dans « la Revue Critique des Idées et des Livres », 25 mars 1921.

décelât tout entier, éclairé, jusque dans ses profondeurs ; ou encore, quand il entendit faire parvenir jusqu'à nous une pensée portée sur une musique de grandes orgues. »

Francis de Miomandre aussi sut jeter un regard pénétrant sur cet art subtil et le cœur pudiquement mis à nu de l'écrivain :

Il paraît âpre, il raconte des histoires amères ; mais le style frissonne et ondule comme une anémone marine, touchée à chaque seconde par mille contacts invisibles, par simplement le déferlement sous-jacent de l'onde qui passe. Toutes ces retorsions, ces jeux d'incidentes, ces inversions qui vont jusqu'au bord extrême du solécisme, et n'y glissent point, ces retours d'équerre, ces rappels de thèmes, ces enchevêtrements de périodes, toutes ces virtuosités, ces raffinements aigus, tout cela frémit comme mille antennes rétractiles pour défendre, ah ! bien en vain, une âme infiniment tendre, et fière, et douloureuse. (1)

Sauf avec quelques amis de choix il aimait peu parler de ses livres et de ses poèmes. Des étrangers ont pu le rencontrer assez souvent et causer longuement avec lui sans apprendre sa qualité d'écrivain. Il eût vraiment pu emprunter ce mot de Moréas : « Je ne me compare à personne ».

(1) *La vie des peuples*, 25 janvier 1921.

Mais il savait sa valeur et la vraie place qui lui convenait dans le domaine étroit qu'il s'était volontairement assigné. Se souvenant qu'il avait écrit ce distique :

Telle qu'étincelait sa gorge un soir de fête,
Pétris ma coupe, et puis signe : DOURIS M'A FAITE, (1)

il s'amusa un jour, pour bien marquer que lui aussi pouvait prétendre à l'excellence de son art, à lui opposer cet autre :

J'atteste, dit Médée, Athène et la Rafette,
Non ce n'est pas Douris, c'est Toulet qui m'a faite. (2)

Seulement il ne lui plut pas de donner asile à ses deux vers dans son recueil, et comme je les y avais introduits sans le consulter il les biffa sur les épreuves.

En plus du *Meuble d'ébène* Toulet caressait encore de beaux projets de livres. Il méditait lentement un nouveau roman dont il n'a tracé qu'un plan sommaire et à peine esquissé le premier chapitre. L'intrigue se nouait en Italie, à

(1) *Les Contrerimes,* Coples, LXXXVI.
(2) *Vers inédits.*

Padoue, se déroulait dans un Orient féerique des Mille et une nuits et s'achevait à Paris dans les journées sanglantes de la Révolution. Ce récit se fût appelé *l'Ombre sur le mur*, et quand l'auteur vous en entretenait, il apparaissait déjà d'une capiteuse et pénétrante beauté.

Sur son lit, Toulet lisait beaucoup, surtout les livres d'art, les gazettes spéciales, les catalogues des musées et des ventes. Il possédait une collection importante de « la Gazette des Beaux-Arts », mais depuis longtemps il la voulait compléter. Il chargea de ce soin successivement tous ses amis. Quelle joie pour lui quand une occasion propice lui était signalée, et quelle désillusion quand elle était perdue ! Pour le comprendre il faut connaître cette phrase touchante d'une de ses lettres (A M. Philipon, 15 juin 1918) : « Ces vingt années, quarante volumes, sur les choses qui m'intéressent le plus, c'est de la lecture, c'est-à-dire du bonheur pour six mois. » Quelques semaines avant sa mort, ces volumes tant désirés lui parvinrent enfin, procurés par ses éditeurs, MM. Emile-Paul frères. Ce fut pour lui un plaisir bien vif, un des derniers. Il compulsait des recueils de gravures et de reproductions de tableaux. Il annotait tout cela et, avec une mémoire prodigieuse, retenait tout. Voici, entre

cent autres une des réflexions qu'il consignait sur ses cahiers :

Les Hollandais ne découvrent pas l'envers des hommes. Leurs habitudes, oui, et par conséquent les mœurs et ce qu'il y a de plus courant dans les vices. Mais jamais un de ces beaux gestes qu'arrache l'émotion ou ce regard subtil qui trahit une âme. Leurs hommes sont des bêtes qu'ils peignent à la perfection. Ceux de Jean Steen (qu'on a osé comparer à Molière) sont à peine au dessus des singes de Decamps. Et quant à ceux de Breughel le Drôle (que les Belges ont annexés parmi tant d'autres), ils sont plus tristes que la Mélancolie d'Albert Dure, ou qu'un bal d'ossements dans un cimetière. C'est qu'aucun d'eux ne prie, aucun ne connait le désespoir, l'héroïsme, ni la haine ou l'ivresse d'aimer. Et ils ne sont pas poètes non plus, ni philosophes. Aucun ne saurait faire le feu, s'il était seul excepté Ruysdaël, peut-être, ou Cuyp.

Rembrandt, lui, est d'une autre espèce, voire d'une essence supérieure.

Ou plutôt, à lui seul, c'est tout un monde plein de chimères, de reflets, de prestiges silencieux ; un monde fait du soir, hanté de phalènes, où passent des oiseaux noirs et soyeux, aux ailes chuchotantes. (1)

De temps à autre, il écrivait un article d'érudition sur quelque question artistique (2). Admirablement

(1) *Notes inédites.*

(2) Les principaux ont paru dans « la Revue critique des Idées et des Livres » et dans « les Marges ».

renseigné sur l'histoire de l'art, il n'ignorait rien des richesses artistiques que l'Allemagne au cours des âges nous avait volées, et il n'attendit pas l'armistice pour indiquer les « revendications » qu'il était légitime que nous formulions, et que nous n'avons, hélas ! point faites.

Il adressait à ses amis des lettres où parfois l'érudition et la sagacité le disputaient à la fantaisie et à l'élégance. Le moindre de ses billets était troussé de la façon la plus imprévue. Il savait parler spirituellement de lui-même et de ses livres, et l'on sentait constamment combien l'homme toujours dominait l'œuvre. Un jour il répondait ainsi à un nouvel admirateur qui lui exprimait sa confusion de l'avoir découvert si tard :

Deux hommes qui ont lu du Toulet et qui se rencontrent (d'ordinaire au bar) s'imaginent que cela constitue un aristocratisme, et qu'il n'en faut pas faire lire aux imbéciles — autant dire à personne — opinion où il faut joindre celle des éditeurs [...] qui prennent mes livres pour du vin et les mettent à vieillir dans des caves, feuilletés sans doute par les spectres des Catacombes, — toutes choses qui vous expliqueront qu'aucun vivant n'en ai jamais lu... (1)

Pour se distraire il traduisait du grec, du latin, de l'italien. Il avait entrepris une version française,

(1) *Lettre inédite*, 1918.

avec annotations, du *Voyage à Brindes* d'Horace. Quand il était trop fatigué, ou pour combattre l'insomnie, il affectionnait tout particulièrement les romans anglais d'aventure et les œuvres de Paul Féval dont il prisait fort le talent robuste et adroit.

Un de ses délassements favoris était encore de feuilleter les cartes de son atlas. Il avait un goût très vif pour la géographie ancienne et moderne, et il faisait ainsi à bon compte de merveilleux déplacements, aidé en celà par le *Journal des Voyages* dont il possédait, je crois bien, la collection complète. Il s'intéressait vivement aux questions coloniales, se préoccupant beaucoup de politique et de tout ce qui pouvait toucher la grandeur de la France. A tous ceux, quelque soit le champ où s'exerçât leur activité, qui servaient bien leur pays, il lui plaisait de rendre hommage. Pendant les jours les plus angoissants de la guerre ou les plus maussades du traité, sa santé se ressentait de son inquiétude : il lui devenait impossible de tenir une plume ou d'entretenir ses amis d'autres choses que de ses craintes ou de ses espoirs. Son royalisme était tout fait de ce culte exclusif de la France qu'il puisait sans cesse dans l'histoire, dans les lettres et dans les arts.

Cet amour passionné pour sa patrie a été bien vu et bien exprimé par Edmond Pilon, au cours d'une récente et belle étude :

Avec cela, Français comme on ne l'est pas, étonnant de verve et charmant de dignité.

Deux peuples de marchands t'ont dépouillée, ô France,
Tu restes seule avec ta gloire et ta souffrance !

Ce distique significatif, qu'a publié la « Revue critique », compte au nombre des derniers qu'ait écrits le poète ; cependant, il y a bien longtemps que Toulet savait (lui qu'enchantait un fond de paysage du Poussin et qui s'indignait qu'on pût affubler du sobriquet de van der Weyden l'exquis Roger de la Pasture !) que c'est encore sous notre ciel nuancé, au long de nos glissantes rivières, dans le décor de nos bois et de nos prairies que se rencontrent, combinés avec plus de mesure, ces correspondances et ces accords qui sont le bonheur des yeux, la joie vivante de l'âme. (1)

Et Jacques Boulenger a noté avec justesse lui aussi cette attitude intransigeante de Toulet et qu'il soutenait avec tant de feu :

Il faisait profession de n'estimer au monde que l'art français, et je me souviens de l'indignation où il fut un jour que je lui avais soutenu qu'on peut découvrir une influence italienne sur les miniatures des Heures du duc de Berry. Bien entendu, il justifiait sa xénophobie sans aucun paradoxe voyant, en citant des détails minutieux d'histoire qui étonnaient, et aussi comme un homme qui sait l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien. (2)

(1) « Le Divan », mars-avril 1921.
(2) « La Revue Critique », 25 mars 1921.

Moins de huit jours avant sa propre fin, je lui voyais lire dans un journal la dépêche où le Souverain Pontife, après la mort du cardinal Amette, relevait le dévouement de l'Archevêque de Paris à la cause de l'Eglise et de sa Patrie, et l'assurait en retour de la vie bienheureuse. Alors, Toulet, avec son sourire de coin : « S'il suffit de bien aimer la France pour être certain d'aller au ciel, je puis compter sur une place de choix. » Ce mot est à rapprocher de cet autre, qu'il aurait proféré autrefois à Paris, et que l'année de l'armistice il adressait encore en ma présence à une dame férue de beau langage et de hautes pensées et qui lui énumérait les chefs-d'œuvre de l'humanité : « Il y a aussi les Evangiles » (1).

Ces traits complètent ceux que nous avons réunis au cours de cette étude. Ils donnent une idée moins systématique de ce que fut au juste cet écrivain voluptueux et amer qui n'avait nul scrupule à s'avouer épicurien, mais qui avait pris le soin de nous avertir lui-même de ce qu'il fallait entendre par ce terme :

(1) Henri Clouard a rapporté un trait identique dans le « Mercure de France » du 1er septembre 1919.

Comme Jacques Reynaud l'a finement fait remarquer, la sensibilité de Toulet est d'un catholique. Mais, tandis que Reynaud voit en lui « un catholique pour qui l'accoutumance du péché aurait vidé le mot de sa substance », je crois au contraire qu'il aimait le goût du péché, un peu parce que c'était un péché (un

Les épicuriens sont méjugés en général. On les juge d'après le troupeau, d'après Trimalcion ou la bande à Vendôme.

Et Chateaupers, gardien des treilles.

Une opinion si répandue donne à croire qu'il n'est au commun des hommes, volupté que de courir les cabarets et les carrefours, que ni l'esprit ni les sens ne leur en sauraient nourrir de plus délicates ou de plus profondes. A la vérité, tandis que le stoïcien, ce janséniste d'avant-guerre, se bande aigrement contre la nature, de tout son hypocrite effort, l'épicurien cherche à s'harmoniser avec elle...

Quoi donc, est-ce bassesse que de se plaire à la musique : « cette douce musique, dit Shakspeare, qu'on ne peut entendre et rester gai », — bassesse de goûter la saveur d'un fruit rouge ; ou le beau mouvement balancé d'une femme ; et l'ombre fraîche coupée d'un courant, le pli d'une plaine toute blanche de soleil ? N'est-ce rien de coordonner ces choses et, — après en avoir aimé le secret accord, et ces correspondances chères à Beaudelaire, — n'est-ce pas enfin s'en inventer la raison divine, le plus bel effort de l'esprit ?

Les raisons que l'on a de souffrir sont plus fortes en proposition que notre joie fut plus ardente et plus délicate. (1)

Ces cadences ne réveillent-elles pas à notre

certain sadisme se découvre en son œuvre) et que son catholicisme est surtout fait du respect de la tradition française.

(1) *Sur Jean-Marc Bernard*, « Le Divan », octobre 1915.

oreille cet accent mordant et sincère que ce causeur inspiré prenait, tant pour parler de lui-même que pour juger les choses et les hommes ? Et c'est cet accent inoubliable qui s'ajoute pour nous aux périodes de ses romans, au rythme de ses vers, au feu de ses pensées, pour nous faire sentir avec tant de cruauté quel être complexe et attachant, — le charme de l'amitié et l'honneur des lettres françaises, — s'est éteint lorsque Paul-Jean Toulet le 6 septembre 1920, à midi, a été emporté par une mort presque subite.

Un livre feuilleté encore par lui, la nuit précédente, demeurait à son chevet. Une feuille blanche y servait de signet, et sur celle-ci de sa fine et nette écriture l'ébauche première d'un poème nouveau. Sans doute ce sont ses derniers vers. Quelle émotion poignante ne s'en dégage-t-il pas ? Quel tragique pressentiment dictait à l'écrivain ces lignes palpitantes ? Je le reproduis ici avec ses surcharges nombreuses, sans vouloir, sans pouvoir choisir parmi les versions proposées et hâtivement notées :

Ce n'est pas drôle de mourir
    Et d'aimer tant de choses
La nuit bleue et les matins roses
Le verger plein de glaïeuls roses
    [L'amour prompt]
    Les fruits lents à mûrir.



TOULET SUR SON LIT DE MORT, *dessin par Henri Farges*

Ni que tourne en fumée
Mainte chose jadis aimée
Tant de sources tarir
Voir tant d'amour tarir.

O France, et vous Ile de France,
Fleurs de pourpre, fruits d'or
L'été lorsque tout dort
Pas légers dans le corridor.

Le Gave où l'on allait nager
Enfants sous l'arche fraîche
Et le verger rose de pêches

Gave aux ondes trop fraîches
Au retour on cueillait des pêches
Enfance, cœur léger.

Le peintre Henri Farges put prendre de l'écrivain sur son lit deux dessins d'une poignante justesse, et le Dr de Swiecinski un admirable moulage du calme visage endormi.

Maintenant Toulet repose près de la vieille église de Guéthary. Nous l'y avons conduit par un matin aigre et clair. Sa tombe est à gauche du vaste porche d'entrée, sur un tertre d'où l'on voit les montagnes d'Espagne et la mer étincelante. Un témoin précieux a retracé les détails de l'émouvante cérémonie : « Mais ce n'est que lorsque au bord du petit cimetière, et tout fini, le soleil enfin perça les nuées, ce n'est qu'alors qu'en nous-mêmes le vieux mot de Vauvenargues sourit tristement. J'y songe encore, et je me dis que « ces premiers regards de la gloire » dont les feux de l'aurore n'atteignent pas la douceur, s'ils paraissaient selon « le siècle » commencer seulement à effleurer Toulet, devaient dès longtemps être nés au secret de ce cœur qui savait sa valeur et son prix. » (1)

Supputerions-nous cette valeur et ce prix ? Je ne prétends pour ma part qu'apporter quelques

(1) Alphonse Métérié : *La mort de P.-J. Toulet*, « Le Mercure de France », 1er octobre 1920.

renseignements véridiques sur un homme délicieux et un écrivain admirable. Ceux qui s'inquiéteront de jugements littéraires les pourront trouver sous la plume des nombreux critiques qui se sont honorés en parlant de son œuvre. Par une coïncidence, aussi flatteuse pour ces derniers que pour l'ami de *Nane*, et qui ne saurait nous surprendre, ce sont les meilleurs esprits d'aujourd'hui qui ont su lui rendre le mieux l'hommage de leur admiration.

L'influence de Toulet ne fera que grandir encore. Déjà n'a-t-il pas sa jalouse chapelle, qui, dès demain, se changera tout naturellement en une plus large école. Sa légende aussi commence à se cristalliser, et peu à peu elle rejoindra celles de Nerval, de Verlaine et de Moréas, de même que son nom s'associera aux leurs dans le firmament de nos plus purs poètes.



BIBLIOGRAPHIE (1)

(1) Une *Bibliographie*, signée *P. de la Blanchetai* a déjà été publiée dans le n° du *Divan* consacré entièrement, en juillet-août 1914, à Paul-Jean Toulet.

I. — LES ŒUVRES

A. — LES LIVRES

I. *Monsieur du Paur, homme public.* Paris, H. Simonis Empis, 1898.

Ce livre parut le 15 novembre 1898. Il en fut tiré quatre exemplaires sur papier de Hollande.

Une partie en a été traduite en catalan par S. Rusignol, dans la revue « Pel é Pluma ».

Ce sont les derniers exemplaires de cette première édition qui ont été remis dans le commerce en 1918 avec une couverture neuve portant la firme du « Divan ».

Nouvelle édition chez Emile-Paul, 1921, étition corrigée, et augmentée de fragments nouveaux parus dans « le Chroniqueur de Paris » du 4 Juillet 1907.

II. Arthur Machen : *Le Grand Dieu Pan,* traduit de l'Anglais par P.-J. Toulet. Paris, éditions de la Plume, 1901.

Les derniers exemplaires de cette unique édition ont été remis en vente avec des titre nouveaux, une nouvelle couverture, et un frontispice de Ciolkowski, chez Georges Crès et Cie, à Paris, 1918.

Avait paru préalablement dans la revue « La Plume » en 1899-1900.

III. *Le Mariage de don Quichotte,* roman. Paris, Félix Juven, s. d.

Ce roman parut en mars 1902. Il n'y eut qu'une édition, bien que tous les exemplaires portent une « Préface de la troisième édition ».

IV. *Les tendres Ménages*. **Paris, Société du Mercure de France, 1904.**

Ce roman avait paru, signé Maxy et sous le titre d'*Imogène et Sylvère ou les dangers de la capitale* dans « La Vie parisienne » des 31 mai, 7, 14, 21, 28 juin, 5, 12, 19, 26 juillet et 2 août 1902.

V. *Mon amie Nane*, roman. **Paris, Société du Mercure de France, 1905.**

On trouvera, signés Maxy, les divers chapitres de ce roman, dans « la Vie parisienne » des 3, 24 mars, 21 avril, 5, 19, 26 mai, 7 et 21 juillet 1900, — 4 octobre 1902, — 5 septembre 1903, — 9, 23 janvier et 13 août 1904.

Un treizième chapitre : *La mort de Nane*, avait été écrit environ la même époque. Il est totalement inédit. On le trouvera en appendice à la nouvelle édition de *Mon amie Nane*, actuellement en préparation.

VI. *Comme une Fantaisie*. **Editions du Divan à Coulonges-sur-l'Autize, 1918.**

Il a été tiré trente exemplaires sur vergé d'Arches.

Les quatre contes recueillis dans ce volume avaient précédemment parus :

a) *Les Ombres chinoises* dans la « Grande Revue », 10 décembre 1907 (dessins de Mlle Léone Georges).

b) *Magots de Paris* dans la « Grande Revue », 10 avril 1909.

c) *La Princesse de Colchide* dans « Le Témoin » du n° 21, (28 mai 1910), au n° 30 (3 décembre 1910), avec deux dessins de Paul Iribe, et le dernier chapitre dans « les Ecrits Français », 5 juin 1914.

d) *L'Etrange Royaume* dans « La Renaissance latine », 15 octobre 1903.

Une nouvelle édition est en vente chez Emile-Paul, 1921.

VII. *La jeune Fille verte*, roman. **Paris, Emile-Paul frères, 1920.**

Ce roman avait précédemment paru en 6 fascicules, comme supplément à la revue « Les Ecrits nouveaux », 1918-1919. Et cette première version était conforme au manuscrit de 1901. Tandis que l'édition de 1920 suit un manuscrit entièrement remanié en 1918

et 1919 : les corrections toutefois ne portant que sur le style et non sur l'ordonnance du roman.

Il a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur chine, sur japon, sur hollande et sur papier vert.

VIII. *Les Contes de Béhanzigue*, ornés de dessins par Georges de Traz. — Maîtres et Jeunes d'Aujourd'hui. Les Editions G. Crès et Cie, à Paris, 1920.

Cette édition comprend cinq exemplaires sur Japon impérial ; vingt exemplaires sur papier à la cuve et sept-cent cinquante exemplaires sur vélin anglais.

Ce volume parut en novembre 1920.

Un seul chapitre de ce livre, *l'Eventail*, était entièrement inédit. Plusieurs contes : *Les opinions de Behanzigue*, *Les Amours de Behanzigue*, *La Carrière d'Honoré Beaubu*, *Idylle de Paris*, *Le cri dans la nuit* avaient paru en 1908 dans « le Matin » ou « Paris-Journal ». *Vieilles lettres* datait d'Alger (1889). On avait lu une première version *d'Eulalie l'entauleuse* dans « la Vie parisienne » du 21 janvier 1905, et une seconde dans « l'Eventail » du 15 juin 1919. *Le Masque aux violettes* parut dans « Le Chroniqueur de Paris » du 2 mai 1907. *La Main du Baron*, chaque fois remaniée, se trouve dans « le Chroniqueur de Paris », 9 mai 1907, « Oui » 31 mars 1918, « l'Eventail » 15 juin 1919. *Béhanzigue est de noce* fut publié dans « le Gaulois du Dimanche », 1919. On trouve encore : *Behanzigue sauveteur* dans « l'Eventail » 15 septembre 1919 ; *En Franco-Chine*, « Le Témoin », 12 novembre 1910 ; *Le Carnet de Mme des Cypres*, « La Vie Parisienne », 30 août 1902 ; *Lætitia à Trianon*, « La Grande Revue » ; *Lætitia critique d'art*. « La Vie Parisienne », 14 avril 1906 et 26 janvier 1907 ; *Modèles de Lettres*, « La Vie Parisienne », 24 mars 1906 ; — et dans ce même journal : *Lætitia a dit*, *Dialogue d'hiver*, *Au Gomorrhis-Bar*. — *L'Ombre de l'héure*, dans « Le Divan », janvier 1919.

Une nouvelle édition a paru sous le titre de *Béhanzigue, contes*, aux éditions du « Hérisson », chez Edgar Malfère à Amiens. Le texte en a été revisé par l'auteur et deux chapitres nouveaux ont été ajoutés *Choses de théâtre* parues dans « le Divan » de mars-avril 1921 et *Le Voyage de Tendresse* paru dans « La Vie parisienne » le 25 aout 1905.

Il a été tiré 25 exemplaires sur Japon, 100 sur Hollande, 375 sur Arches et 2000 ordinaires.

IX. *Les Contrerimes*. Edition du Divan et chez Emile-Paul frères, Paris, 1921.

Ces poèmes parurent en février 1921.

La première édition fut limitée à 20 exemplaires sur papier de Chine, 40 sur papier Vélin, 140 sur papier Sunsburstwhite et 1300 sur papier d'Alfa.

X. *Les trois Impostures, almanach*, (à paraître) aux éditions du Divan, chez Emile-Paul frères.

Quelques pensées de ce recueil se trouvent à l'état de première ébauche dans le dernier chapitre de *M. du Paur*. On se reportera également avec fruit aux *Pensées sauvages*, signées Pierre-Bénigne, dans « La Vie Parisienne » des 3, 24 juin, 12 aout, 9, 23, 30 septembre, 21 octobre, 4, 11 novembre, 2, 23 décembre 1905 ; — 6, 20 janvier, 10, 17, 24 février, 17, 24, 31 mars, 7, 21 avril, 5, 19 mai, 2, 9, 16 juin, 14 juillet, 18, 25 aout, 1, 8 septembre, 6, 27 octobre, 24 novembre, 15, 29 décembre 1906 ; — 5, 12 janvier, 9 février 1907.

Des fragments des *trois Impostures* ont paru dans « le Divan », n° 40, juin 1913, — n° 46, mars 1914, — n° 50, juillet-aout 1914.

A consulter aussi les *Reflexions* et les *Carnets de M. du Paur* parus dans « le Gaulois du Dimanche » en 1919.

XI. *Les demoiselles La Mortagne*, (à paraître).

Les divers chapitres de ce petit roman ont paru dans « la Vie parisienne » :

1° Un ménage parisien, 13 mai 1905.

2° Larigo, 22 juillet 1905.

3° Les petites amies de Mme d'Erèse, 13 janvier 1906.

4° Les Ecoles du vieillard, 23 juin 1906.

5° Maris au choix, 20 octobre 1906.

6° Iphigénie à Larigo, 19 janvier 1907.

7° Ce que l'honneur coûte aux filles, 16 mars 1907.

XII *Le Souper interrompu*, comédie (à paraître).

A paru dans les « Ecrits nouveaux », février et mars 1918.

B. — JOURNAUX ET REVUES

Vers :

La Revue Algérienne : *Sonnets*, 1889 et 1890.

La Revue Blanche : *Entr'actes*, 1er février 1898.

La Grande Revue : *Madrigaux*, 25 juin 1910.

Le Divan : *Variations*, novembre 1910 ; *Juvénilia*, février 1914 ; *Poésies*, juillet-août, 1914 ; *Odelette, Epitaphe*, octobre 1915 ; *Poèmes*, mars-avril 1919 ; *Petits-Poèmes*, janvier-février 1920.

Les Marges : *Des Mots*, janvier 1911 ; *Quatrains et distiques*, octobre 1911 ; *Poèmes*, n° d'été, 1912 : *Poèmes*, décembre 1912 ; *Dixains*, n° d'été 1913 ; *Derniers poèmes*, 15 mars 1921.

Les Guêpes : *Guirlandes*, avril 1911 ; *Quelques vers*, février-mars 1912.

Le Cahier des poètes : *Madrigaux*, novembre 1912.

Les Marches de Provence : *Tercets et contrerimes*, 1er trimestre 1913.

Les Facettes : *Les 7 chansons de Paradis*, mai 1913.

Burdigala : *Poèmes*, août 1913.

Vers et Prose : *Poèmes*, octobre-novembre-décembre 1913.

L'Eventail : *Quatrains et distiques et contrerimes*, 15 novembre 1918 ; *Ode à Fouquières*, 15 février 1919.

Revue Critique des Idées et des Livres : *Derniers poèmes*, 25 décembre 1920.

Prose :

LA VIE PARISIENNE : 1899-1907.

LE DAMIER : *Aller et retour*, mai 1905.

Notes d'un voyage en Indo-Chine et en Chine, illustrées de quatre photographies. La première représente Toulet dormant en wagon, et la dernière Toulet en pousse-pousse à la porte d'Hanoï.

LA REVUE ILLUSTRÉE : *Nocturne élyséen*, 15 août 1905 (illustrations de Guéroult et Biais).

L'ERMITAGE : *Carnets de voyage*, 15 mars 1906.

LA GRANDE REVUE : *Les enlaidissements de Paris*, 25 août 1907 ; *La Saison Russe*, 15 juin 1910, (avec des dessins de Segonzac), — a été reproduit dans la « Revue des Etudes Franco-Russes ».

L'OPINION : des chroniques en 1908, 1919 et 1920.

LE TÉMOIN : *Shéhérazade à l'Opéra* (signé : Pierre-Bénigne), et *Colombine* (non signé), n° 23, 11 juin 1910.

LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES : *Sur un souvenir d'Anatole France ; Racine, Gobineau, Moréas*, 25 février 1911 ; *Décorations de M. J.-M. Sert ; l'exposition Corabœuf ; L'Ecole des Indifférents*, 25 avril 1911 ; *Exposition des dessinateurs russes*, 10 mai 1911 ; *Saint-Sébastien*, 10 juin 1911 ; *Fusion des Normands dans la France*, 25 juin 1911 ; *Au petit Palais ; Petite enquête sur un Poussin*, 10 juillet 1911 ; *Exposition Labrouche*, 10 août 1911 ; *Les Maîtres hollandais*, 10 octobre 1911 ; *Les Cambriolages de M. Klotz*, 10 décembre 1911 ; *La réhabilitation des Vandales*, 10 juin 1913 ; *Supplique aux historiens d'art : A propos d'un peintre français*, 10 février 1914 ; *Les « emprunts » de Dumas le père*,

25 janvier 1920 ; *La Marseillaise et Carpentier*, 10 mai 1920 ; *Texte inédit en avertissement à « Armance »*, 10 novembre 1920.

Les Guêpes : *Sur Boileau*, mars 1911.

Les Marges : *Notes théâtrales : Querelles de mots ; le Cadet de Coutras*, mars 1911 ; *Fantasio et Mlle Guyon, Le veilleur de nuit*, mai 1911 ; *La profession de Madame Warren*, juin 1912 ; *Une intervioue de M. Claude Debussy*, octobre 1912 ; *Sur M. Bernstein*, février 1914 ; *Variétés : Entr'actes*, janvier et mars 1912 ; *Laideurs officielles*, 15 octobre 1918 ; *Revendications*, 15 janvier 1919.

Le Divan : *Jean-Marc Bernard*, octobre 1915 ; *Louis de la Salle*, mars 1917 ; *Fumerie*, juillet 1919 ; *Instantanés*, juillet 1920.

L'Eventail : *Les Préceptes de Whistler ; Béhanzigue a dit ; nos revendications artistiques*, 15 mars 1919 ; *A un journaliste allemand*, 15 juin 1919.

Le Courrier de Bayonne : *L'Alsace-Lorraine*, 6 juillet 1917.

Le Gaulois : *Nos revendications artistiques en Allemagne*, 25 mai 1919.

Les Ecrits nouveaux : *Jean Moréas*, mai 1920.

II. — A CONSULTER

PAUL ACKER : *Humour et Humoristes*. Paris, Simonis Empis, 1899.

ROGER ALLARD : *Les Contrerimes*. La nouvelle Revue Française, 1er avril 1921.

ARMORY : *Paul-Jean Toulet*. Comœdia, 28 septembre 1920.

JEAN-MARC BERNARD : *Mon amie Nane*. Le Divan, juillet-août 1914.

ANDRÉ BILLY : *Comme une fantaisie*. L'œuvre, 3 mars 1918.

JACQUES BOULENGER : *P.-J. Toulet*. Le Divan, juillet-août 1914. — *P.-J. Toulet*. L'Opinion, 6 mars 1920.

Ces deux articles ont été recueillis dans la première série de ...*Mais l'Art est difficile !* Plon, 1921.

Les Contrerimes de Toulet. L'Opinion, 26 février 1921. — *Souvenirs de P.-J. Toulet*. La Revue critique des Idées et des Livres, 25 mars 1921.

HENRY DE BRUCHARD : *Le petit coucher de P.-J. Toulet*. Le Divan, juillet-août 1914.

GEORGES LE CARDONNEL : *L'œuvre de P.-J. Toulet*. La Minerve française, 15 octobre et 1er novembre 1920.

HENRI CLOUARD : *Monsieur du Paur*. Le Divan, juillet-août 1914. — *Les nuits attiques*. Le Mercure de France, 1er septembre 1911.

Edouard Conte : *Un écrivain.* La Dépêche de Toulouse, 21 septembre 1920.

Léon Daudet : *Salons et Journaux.* Chap. IX. Nouvelle Librairie nationale, 1917. — *Pour les Amis de P.-J. Toulet.* L'Action Française, 22 septembre 1921.

L. Dumont-Wilden : *La mort d'un homme de lettres P.-J. Toulet.* La Nation Belge, 22 septembre 1920.

Francis Éon : *Notes sur M. P.-J. Toulet, poète lyrique.* Le Divan, juillet-août 1914.

François Fosca : *Lectures.* Le Divan, juillet août 1914.

Gilbert-Charles : *Le Souvenir et le Regret.* La Revue Romande, 10 novembre 1920. — *Mémorial de la vie littéraire à Paris.* L'Horizon (Bruxelles), 12 février 1921.

Emile Henriot : *Les tendres Ménages.* Le Divan, juillet-août 1914. — *P.-J. Toulet.* Le Temps, 14 septembre 1920. — *Le Souvenir de P.-J. Toulet.* La Force française, 24 septembre 1920. — *P.-J. Toulet.* Le Gaulois, 2 octobre 1920.

Edmond Jaloux : *L'imagination de P.-J. Toulet.* Le Divan juillet-août 1914.

Pierre Lièvre : *P.-J. Toulet.* Le Divan, mai-juin, 1920. — *Sur la mort de Toulet.* L'Amour de l'Art, octobre 1920.

Eugène Marsan : *Le Mariage de don Quichotte.* Le Divan, juillet-août 1914. — *P.-J. Toulet.* L'Action française, 8 septembre 1920 (sous le masque d'Orion). — *P.-J. Toulet.* L'Opinion, septembre 1920. — *P.-J. Toulet : l'art et l'influence.* La Revue critique des idées et des livres, 10 octobre 1920.

Paul Martignon : *P.-J. Toulet.* Le Douar, octobre 1919. — *P.-J. Toulet.* La Revue régionaliste des Pyrénées, juin-octobre 1920.

HENRI MARTINEAU : *Des vers, un roman et quelques chinoiseries*. Le Divan, juillet-août, 1914. — *Comme une Fantaisie*. Le Mémorial des Deux-Sèvres, 10 mai 1918. — *Les Romans*. Le Divan, janvier-février 1919. — *Les Romans : La jeune Fille verte*. Le Divan, mars-avril 1920. — *P.-J. Toulet : L'œuvre et la vie*. La Revue critique des idées et des livres, 10 octobre 1920.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ : *La mort de P.-J. Toulet*. Le Mercure de France, 1 octobre 1920.

FRANCIS DE MIOMANDRE : *La Vie des Livres : P.-J. Toulet...* L'Evènement, 5 mai 1920. — *P.-J. Toulet : Derniers Souvenirs*. La Revue critique des idées et des livres, 10 octobre 1920. — *Les disparus : Paul-Jean Toulet*. La Vie des Peuples, 25 janvier 1921.

EUGÈNE MONFORT : *Marges*. Les Marges, 15 octobre 1920.

MOSCA : *Un original*. La Liberté, 13 septembre 1920.

JEAN PELLERIN : *Toulet, fantaisiste*. Le Divan, juillet-août 1914. — *Le livre dont on parle* : *Comme une fantaisie*. Paris-Journal, 1 décembre 1918. — *Un prince de la fantaisie*. L'Intransigeant, 11 septembre 1920 — *Paul-Jean Toulet*. La Nouvelle Revue Française, 1 novembre 1920.

EDMOND PILON : *Paul-Jean Toulet, poète*. Le Divan, mars-avril 1921.

JACQUES REYNAUD : *P.-J. Toulet*. La Revue fédéraliste, octobre 1920.

ANDRÉ THÉRIVE : *De bons conteurs et de bons romanciers*. La Revue critique des Idées et des Livres, 10 mai 1920. — *Poèmes posthumes et vivants*. La Revue critique des Idées et des Livres, 10 mars 1921.

Les Treize : *Contrerimes par P.-J. Toulet.* L'Intransigeant, 7 février 1921.

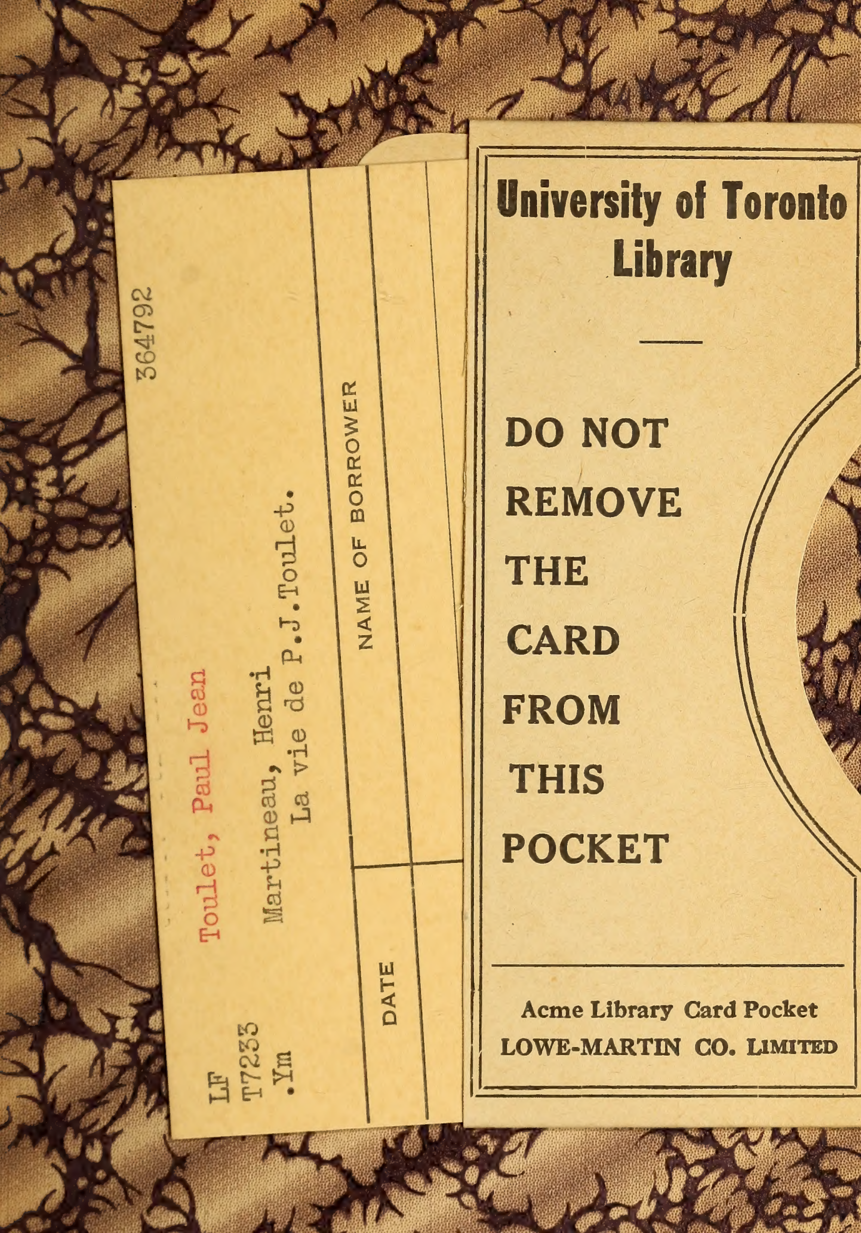
R. de la Vaissière : *Coup de Crayon : P.-J. Toulet.* Le Gaulois, 16 mai 1919. — *Le Poète P.-J. Toulet.* Les Ecrits nouveaux, février 1921.

Jean-Louis Vaudoyer : *Au bar de la Paix.* Le Divan, juillet-août 1914. — *P.-J. Toulet.* La Revue hebdomadaire, 18 septembre 1920. — *P.-J. Toulet.* Le Crapouillot, 1 octobre 1920.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
le Trente Avril mil neuf cent vingt-et-un
PAR
GEORGES CLOUZOT
A NIORT
POUR LE « DIVAN »
ET
L'AUTEUR




University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
364792
LF
T7233
.Ym
Toulet, Paul Jean
Martineau, Henri
La vie de P.J.Toulet.
DATE
NAME OF BORROWER

